N° 4 MENSUEL OCTOBRE 1945

L'UNIQUE

Bulletin intérieur exclusivement destiné aux "Amis d'E. Armand."

S'adresser pour tout ce qui concerne ce bulletin à :
E. ARMAND
22, Cité Saint-Joseph, 22
ORLÉANS (Loiret)

...Tout ce qui est original reste particulier et, peu s'en faut, inexprimable... A. GIDE (interviews imaginaires).

entre nous

Le dernier fascicule comptait 12 pages, celui-ci parait sur 16 pages. Inutile de préciser que s'il en est ainsi, c'est grâce à l'abondance des souscriptions qui nous parviennent. Merci à tous ceux qui « nous aiment » et le montrent si généreusement.

Etant donné ce fait nouveau, on ne s'étonnera pas que nous portions le prix de l'abonnement aux dix fascicules à 50 fr. (60 fr. pour l'extérieur) et celui de l'exemplaire isolé à 6 fr.

Et ces prix sont même inférieurs à ce qu'ils devraient être, vu notre tirage restreint et ce que nous coûte la confection de « l'Unique ».

Encore une fois, prière à ceux des anciens abonnés de « l'en dehors » auxquels ne plait pas « l'Unique » de refuser le fascicule qui leur est envoyé. C'est d'une élémentaire probité. .. E. A.

N. B. — Les fascicules 1, 2 et 3 sont EPUISES. Impossible de satisfaire aux demandes qu'on nous adresse les concernant.

...Partout où se trouve un homme qui exerce l'autorité, il y a un autre homme qui y résiste... — OSCAR WILDE.

la négation est un acte

—o—

Savoir dire non est parfois peu difficile. Aussi l'on s'indigne de la lâcheté et de la bassesse de nos contemporains, car elles sont toujours le fait d'un esprit partial (je dirais même partisan).

Il ne s'agit pas de parti, puisque tous les domaines, aussi bien littéraires, sociaux, qu'artistiques et politiques sont, également, sous l'emprise de cette déficience morale.

Il ne s'agit pas d'âge non plus, puisque tous les êtres : les uns s'ils sont d'âge mûr, s'y soumettent par habitude ; les autres, les jeunes, par conformisme et nécessité.

Il ne faut pas être étonné si, aujourd'hui, il est admis que toute accession à un rang supérieur se paie d'un reniement, toute élévation extérieure d'une nouvelle dégradation intérieure.

Pour être bien vu de certains milieux, pour être agréé par la Société, il faut donner des gages et abandonner chaque fois un peu de dignité, un peu d'honneur, et même d'honnêteté envers soi-même et envers ses semblables.

De concessions en concessions, de platitudes en platitudes, de démissions en démissions, on se demande jusqu'où peut aller cet asservissement contre lequel personne ne semble vouloir réagir et quels sont les hommes autorisés qui pourraient le faire : juristes, religieux, lettrés, moralistes, philosophes, pamphlétaires, etc. Serait-il le fait d'un accord tacite grâce auquel chacun se ménage ? Il ne faut pas oublier qu'il y a une politique de chapelle, une certaine politesse réciproque ; il y a aussi des probités à louer, et même à vendre, et des concessions amicales... J'en passe et des meilleures ; je n'ose pourtant croire à l'existence à travers le monde d'une secte d'une pareille importance.

Le pis est, non pas tant l'usage de tels procédés qui, hélas, sont éternels, que leur acceptation générale. Je me demande si toute conscience est éteinte ou si la lâcheté est telle que personne n'ose se révolter.

Les cris, les plaintes, les lamentations et autres récriminations ne servent de rien, et nous n'avons que des flots de paroles et des promesses. De tous côtés on nous réclame des actes. J'en propose. Mais pour qu'ils soient efficaces, faites appel à vos amis, appelez tous ceux qui vous paraissent connaître la vie, tous ceux qui ont gardé quelque sincérité d'allure et conservent quelque simplicité de tenue. A travers le monde, serrons les coudes, élevons nos cœurs, suscitons des voix qui, face à ces troupeaux de moutons bêlants, à ces hordes de rapaces sinistres, sauront témoigner de la dignité de l'homme.

—o—

La négation est un acte primordial important et décisif, car il engage l'homme qui l'accomplit (je pense même qu'il ne peut y avoir de spectateurs indifférents). Encore faut-il savoir dire « non », en avoir le courage.

A tous les infatués d'eux-mêmes, à tous les m'as-tu lu de la littérature, à tous les m'as-tu vu de l'art, de la politique, etc., qui s'érigent en maîtres ou en prophètes et évitent les trois quarts du temps de prendre leurs responsabilités ; à ces innombrables snobs, écrivaillons, soi-disant artistes, à tous les pantins plus ou moins célèbres qui se gargarisent de mots ronflants, qui se contemplent le nombril ; oui, à tous ceux qui s'arrogent des droits sur les autres, à tous ces pédants qui se croient spirituels, qui jacassent, pérorent, font des acrobaties, des pirouettes, des génuflexions et autres révérences pour le seul plaisir de courtiser les puissants et faire danser une idée — sachez dire NON.

Car on ne compte plus les reniements, les trahisons des hommes publics, des politiciens sans scrupules et sans vergogne ; leur versatilité est aussi évidente que la vanité de leurs promesses.

Je m'en prends aussi à tous les combinards, arrivistes, entremetteurs du talent, à tous les naufrageurs d'idées

Idem à tous les critiques-perroquets qui tendent la main, à tous ces soi-disant confrères et collègues qui vous guettent pour vous faire le coup du père François. Idem également à tous les temporisateurs, opportunistes et autres lâcheurs.

C'est dans la mesure où vous leur direz NON que vous anéantirez ces milieux de parasites, ce monde de pourriture.

Il ne faut point d'accommodements pour leur faciliter la tâche, point de com-

promissions non plus ; il n'y a qu'à se retirer, s'abstenir et faire silence. Inutile pour l'instant d'engager des luttes au-dessus de vos forces, pas de cris non plus. Dressez seulement une liste des vrais constructeurs, des hommes sains et sincères. Les autres ? Ils sont encore forts, puissants, il faut en tenir compte et se détourner d'eux.

Il ne faut pas oublier que ce sont vos demandes, vos implorations qui vous font leurs esclaves. S'agenouiller, c'est s'amoindrir, c'est se dégrader. Il vous faut rester debout, face à face, et le NON catégorique, le NON qui vous en éloigne sera empreint de dignité.

Plus d'abandon. Dites NON aux facilités.

On s'habitue si rapidement à certains renoncements. Depuis pas mal d'années on a perdu le courage de son attitude, l'énergie du geste, le sens de l'irrévocabilité et de la responsabilité de l'acte. Il ne dépend que de vous-même de le retrouver et de le manifester. Peut-être alors un changement se fera-t-il, une amélioration s'opérera-t-elle.

On n'acclamera plus un farceur quelconque soit dans les réunions électorales, soit au théâtre, soit aux séances des académies, etc., où tel plastronneur suintant la fatuité étale sa nouvelle fortune.

Je crois qu'on vous respectera davantage si vous-même vous respectez votre parole. Parfois dans la vie, il faut renoncer à soi-même, car il urge de nettoyer l'ambiance insalubre où l'on s'est fourvoyé ; il est des moments où l'on peut et doit se compter.

Un bon constructeur de société doit pouvoir susciter des êtres fermes, droits, rudes et purs, n'ayant pas peur de se montrer tels, des êtres sachant dire NON à toutes les saletés, à toutes les ignominies que le monde actuel leur propose. Je pose la question : Serez-vous de ceux-là ? — MAURICE IMBARD.

ton corps je porte

Je porte ton corps sur mon visage
pareil à l'ambition de la nuit.
Il y a tellement d'étoiles en sillage
que nous sommes au monde tout entier unis.
(Lorsque j'ai silencieux dégrafé ton corsage
j'ai songé découvrir un doux ange attiédi.)

Les rues s'en vont cherchant la cendre de l'aurore
la Seine chante très doucement.
Mon rêve est cette Image de toi qui dévore
grande flamme et jeu lactescent.
(Un grillon oublié stridule et l'eau implore
que la nuit soit douceur d'un beau sommeil d'enfant.)

Juin 1945. HENRI LAMBERT.

OU VA L'HUMANITE

IV. — La Mystique des Traditions antiques

Examinons rapidement les conséquences, chez d'autres peuples, du patriarcatisme et de la propriété privée. L'Inde actuelle malgré son histoire complexe en est au régime familial et théocratique. Ce pays surpeuplé, malgré la richesse de son sol, a toujours connu la faim et la misère. Or, la plupart des bouleversements sociaux ne sont pas venus de cette misère mais des rivalités conquérantes des peuples voisins ou des princes se disputant le pouvoir. Deux influences profondes ont marqué cette masse résignée : le brahmanisme et le bouddhisme. Le premier, fortement organisé et hiérarchisé, réglait en détail toute la vie des croyants par des rites compliqués mais préoccupés de satisfactions matérielles. Le deuxième, qui lui est postérieur, ne trouva rien de mieux, pour résoudre le problème du mal, que de renoncer à toute amélioration objective et de s'en tenir à une métaphysique progressive visant, à travers des réincarnations successives, à dématérialiser l'âme grossière des croyants. Créé pour lutter contre le formalisme du brahmanisme, il le renforça d'une manière inattendue en détournant les indous des réformes et transformations possibles par la recherche du salut dans le détachement des choses, dans la sainteté et la perfection individuelle, laquelle s'obtenait plus facilement dans le renoncement, la pauvreté et le respect des castes que dans l'effort incessant des individus vers l'amélioration matérielle de leur sort.

Ici encore nous voyons que la tradition mystique mène les hommes et les plonge dans une sorte de torpeur qui laisse peu de place aux réactions individuelles.

L'Egypte a connu, elle aussi, une évolution profonde. Le clan fut à l'origine de son organisation qui paraît avoir réalisé une sorte de fédération de petits groupes totémiques, pratiquant le mariage exogamique. La forme mystique de ces groupements, plutôt nomades, fut modifiée par leur fixation dans la vallée du Nil. Le clan se morcela en familles avec prédominance de l'autorité masculine et le pouvoir se concentra désormais en un seul chef, descendant des dieux mythiques et dieu lui-même. Le mariage devint endogamique, principalement pour les grands personnages et surtout les rois, mais l'influence du clan se fit encore sentir par l'égalité des droits de la femme et par une sorte de communauté de la terre qui appartenait au pharaon, lequel la répartissait entre les prêtres, les soldats et le peuple. Celui-ci ne possédait donc pas la terre et il faut reconnaître que les gros travaux que nécessitaient la création des canaux et leur entretien, l'élévation des digues, la construction des routes, l'édification des places fortes maintenant à distance les nomades pillards, tout cela ne pouvait se réaliser sans une unité coordonnatrice puissante, peu conciliable avec l'indépendance de la multitude. En réalité tout le peuple vivait en esclavage, nourrissant et entretenant une forte hiérarchie de fonctionnaires, de prêtres et de soldats. Les artistes, les artisans travaillaient pour cette hiérarchie et le paysan nourrissait le tout.

Pourtant la révolte ne vint pas du peuple ; elle vint des prêtres et des nobles. Devenus très puissants, ceux-ci constituèrent une oligarchie, une sorte de féodalité battant en brèche le pouvoir royal. Il s'en suivit une diminution du pouvoir central, un émiettement de l'autorité organisatrice et pendant deux siècles des révoltes et des pillages affaiblirent l'ensemble du pays, entraînant la négligence des digues et des canaux, l'invasion des nomades, la révolte du peuple, la violation des secrets magiques des pharaons, le pillage et la destruction des archives et des actes de propriété, l'expropriation des riches, bref une insécurité générale. On voit que l'exemple donné par les prêtres n'avait pas été très heureux pour les privilégiés. Les pharaons thébains reprirent le pouvoir en affaiblissant les prêtes et les nobles, et créèrent une sorte de socialisme d'état accordant quelques droits économiques, civils et religieux, au peuple. Mais des invasions troublèrent à maintes reprises cette vieille civilisation et nous verrons plus loin que la tradition mystique ne règle pas à elle toute seule le sort des peuples et que d'autres éléments y participent grandement.

En Grèce et en Italie, la puissance patriarcale s'est trouvée en opposition avec celle de la cité et le droit du père de famille s'est heurté aux droits de la cité. A Rome, les premiers rois luttèrent contre les patriciens en s'appuyant sur la plèbe. Cette plèbe vivait d'étrange façon, puisqu'elle était libre tout en n'ayant rien. La société était formée, on le sait, de familles indépendantes les unes des autres, ayant chacune son culte, sa religion, son organisation, sa « gens » et ses clients ou esclaves, mais telle était la force de la tradition qu'en dehors des éléments mystiques de la famille, la vie n'avait plus aucun sens pour les hommes de cette civilisation. Or, la plèbe n'avait ni religion, ni terre, ni foyer, ni ancêtres, ni propriété puisqu'elle avait perdu tout cela pour des raisons multiples, soit qu'elle fût constituée par des familles ruinées et dissociées, soit qu'elle fût grossie des clients chassés ou fugitifs ou d'étrangers, soit encore qu'elle fût augmentée de tous ceux qu'une déchéance ou un abandon quelconque chassaient d'une ville à l'autre.

Quelles étaient les conditions matérielles et morales des sociétés patriarcales ? L'histoire des peuples juif, grec et romain nous édifie sur ce mélange incompréhensible d'intelligence, de solidarité et de férocité.

La Bible est un modèle du genre : mauvaise foi, reniement de la parole donnée, traîtrise, duplicité, incestes, viols, assassinats, massacres collectifs, tout y est. Prenons au hasard : voici Jacob dont la fille Dina est violée par le cananéen Sichem, fils du chef Hémor. Celui-ci propose à Jacob de réparer la violence par un mariage, de faire alliance avec lui, d'échanger leurs filles, de lui donner des terres, etc. Jacob accepte sous la condition que les mâles se feront circoncire, puis profitant de l'indisposition consécutive à cette opération, et trompant la confiance des Cananéens, massacre tous les mâles, pille toutes les maisons et emmène en esclavage les femmes, les filles et les enfants. Plus loin un certain Abimélec trucide ses 70 frères pour régner seul. Dans une autre histoire de viol, des Israélites exterminent toute une tribu benjamite, y compris les femmes et les enfants, sauf quelques centaines de malheureux fuyards ; puis regrettant ce carnage, ils rassemblent les mâles rescapés et pour leur procurer des femmes, massacrent une autre tribu, sauf 400 vierges qu'ils distribuent aux dits Benjamites, lesquels n'ayant pas encore assez de femmes, sont envoyés chez une tribu amie pour y voler d'autres vierges et compléter ainsi leur nouvelle famille. Je rappelle les tribulations de David, tueur de Philistins pour le compte de Saül, lequel veut l'occire en guise de récompense, d'où fuite de notre tueur chez ses victimes, les Philistins, assez bêtes pour le recevoir, ce qui lui permit plus tard de les retuer à nouveau, mais pour son propre compte, cette fois-ci, à la mort de Saül.

Bref, pillages, destructions, assassinats se suivent dans un long film ininterrompu. Une conclusion se dégage de cela à travers les déformations inévitables des créateurs de légendes : c'est la sécurité précaire de ces peuples pasteurs, vivant autant de rapines que du produit de leurs troupeaux. Une tradition semblable à celle qui se dégage de la Bible, avec une telle unité, une telle continuité, indique un peuple soumis à de dures nécessités, sachant accommoder sa religion à ses intérêts et prétextant l'inflexibilité de son dieu pour satisfaire ses appétits.

Le niveau moral de ces tribus patriarcales n'était pas très élevé. Mais celui des Grecs et des Romains ne l'était pas davantage.

Divisée en privilégiés et en deshérités, la cité antique ne s'est maintenue que par l'épouvantail de sa religion. Une tradition despotique façonnait l'esprit de chaque citoyen à un degré qu'il est difficile d'imaginer. Rien n'est plus curieux en Grèce que de voir les précautions minutieuses prises par les législateurs pour s'assurer de l'honorabilité des magistrats, alors que ce pays n'a cessé, durant des siècles, de jouer au jeu de massacre des citoyens par l'intermédiaire de ces intègres magistrats, souvent compris eux-mêmes dans ces sinistres décisions.

Ce peuple intelligent, épris d'indépendance et de liberté, ne rêvait que d'asservissement, de pillage, de domination. Les Eupatrides fanatisés par leur religion familiale et par le culte de la cité se croyaient les seuls vrais citoyens par droit héréditaire et refusaient tout droit aux autres citoyens, principalement à la plèbe. Pour réussir dans une telle politique il aurait fallu l'isolement géographique du Pérou et une forte unité chez les patriciens. Au lieu de cela, nous voyons les familles lutter les unes contre les autres, les aristocrates et les démocrates se déchirer ; les gens de la mer, ceux de la montagne et ceux de la plaine se jalouser et se ruiner ; les cités s'attaquer, se détruire, les flottes s'affronter, s'écraser dans d'incessantes batailles. Les alliances se font et se défont ; les citoyens se chassent, se rappellent, s'exilent, s'applaudissent, s'exterminent. On sauve la patrie et on lui donne l'assaut. On voit ce peuple clairvoyant faire preuve d'une crédulité et d'une imbécillité qui déroutent. Et cela au siècle de Périclès.

Nikias assiégeant Syracuse se laisse enfermer dans le port pour avoir cru en un devin ayant interprété défavorablement une éclipse de lune. La flotte et l'armée furent anéanties mais les athéniens, en bons croyants, ne jetèrent point à la mer les dieux, les prêtres et les devins, loin de là. Ils décidèrent seulement que le devin était un âne qui ne savait pas que ce présage, pour une armée en campagne, était un signe favorable

Un certain Kylon s'empare de l'Acropole avec quelques révoltés croyant par là venir à bout de la cité, mais ils sont assiégés et, mourant de faim, doivent se rendre. Kylon s'échappe tandis que ses complices, pour sauver leur vie, ne trouvent rien de mieux que de se réfugier sur l'autel d'Athénée, ce qui les rendait sacrés. Grand embarras pour les assiégeants qui, non seulement ne peuvent les toucher, mais doivent encore les nourrir pour éviter un sacrilège. Ne pouvant terminer leur vie sur cet autel, les révoltés acceptent d'être jugés, mais craignant d'être massacrés, et voulant conserver leur immunité, ils déroulent les bandelettes qui tenaient un rameau vert sur l'autel et s'éloignent du lieu sacré en tenant cette bandelette qui les protégeait tant qu'elle ne se rompait point. La rupture ayant eu lieu, ils furent lapidés sur place. Les assommeurs furent accusés, par la suite, d'avoir rompu eux-mêmes la bandelette et, à leur tour, furent poursuivis.

Mais, il y a plus étrange encore. Athènes, à deux doigts de sa perte, fait un suprême effort, équipe tout ce qui lui reste de bâteaux, recrute des équipages de fortune, met ses huit meilleurs généraux à la tête d'une armada de 150 navires et livre la bataille des Arginuses à la flotte péloponésienne. Par un revirement du sort, les Athéniens écrasent leurs adversaires, mais restent indécis sur le choix de la poursuite des fuyards ou le recueillement des survivants et des morts sur les épaves. Lorsqu'ils se décident enfin à se partager en deux groupes pour exécuter ces deux projets, il est trop tard. Une tempête les empêche de les réaliser et ils doivent revenir sans les victimes demeurées ainsi sans sépulture. Ce qui était un sacrilège. Et les généraux vainqueurs, les sauveurs de la cité, qui eût été ruinée sans leur bravoure, leur énergie et leur capacité, sont condamnés par la masse des citoyens qui, quelque temps après, change d'opinion, condamne à son tour les accusateurs de ces héros, qu'elle avait elle-même mis à mort.

Ainsi cette tradition fanatique n'assurait si sécurité, ni prospérité, ni progrès moral, mais telle était sa solidité qu'après la prise de Platée tous les hommes purent être égorgés et les femmes vendues, sans que les vainqueurs fussent accusés d'avoir violé le droit.

Rome ne fit pas mieux.

Culte des morts, culte des ancêtres, culte de la cité, cultes de toutes sortes de dieux favorisant surtout les privilèges des patriciens. Ceux-ci croyaient fermement, avec Mucius Scaevola, qu'il était beau d'assassiner un ennemi. Le consul Marcius se vantait d'avoir trompé le roi de Macédoine et Paul Emile vendit comme esclaves cent mille Epirotes qui s'étaient volontairement remis entre ses mains. Bien avant Gengis Khan et Tamerlan, les Romains pratiquèrent l'extermination totale des populations qui leur résistaient. Ils détruisaient les champs et les moissons, brûlaient les maisons, abattaient les arbres, exterminaient le bétail, saccageaient les semis pouvant encore sauver les malheureux de la famine, incendiaient les récoltes en les vouant aux dieux infernaux.

Rome faisait le désert autour d'elle. Les 23 cités volsques furent détruites et devinrent les Marais Pontins. Les 53 villes du Latium furent rasées. Dans le Samnium les traces des armées romaines furent longtemps visibles, non par les restes de leurs campements, mais par la solitude et la désolation qui régnait dans les environs. Il faut dire que leurs ennemis le leur rendaient bien et l'on sait les ravages dont Annibal fit pâlir la terre romaine.

C'est ici que nous pouvons poser cette grave question : la tradition est-elle responsable de la cruauté de cette civilisation et par conséquent de la moralité des hommes, ou bien la cruauté des hommes est-elle la cause première de la dureté de cette tradition ? — IXIGREC. (A suivre).

LE BOUDDHISME,

comme voie de perfectionnement individuel

—o—

(SUITE ET FIN)

IV. L'éthique du Bouddha

Le Bouddha a dit « Soyez à vous-mêmes votre propre lumière, votre propre refuge, ne cherchez pas d'autre refuge. » Pour s'assurer un progrès véritable, notre effort doit être basé sur la connaissance, et une intention droite. La confiance dans la valeur morale des croyances et des rites est un gros handicap et celui qui chercherait un refuge dans de telles conceptions serait fort éloigné du droit chemin, car nos progrès ne sont que la conséquence de notre travail intérieur. La croyance dans le culte et les rites conduit à l'irritabilité, l'intolérance, le fanatisme, la cruauté et la guerre. — Ce ne sont pas les besoins du corps qui rendent impurs, mais ce sont l'alcoolisme, la cruauté, l'hypocrisie, le mensonge, la jalousie, l'orgueil, le mépris, l'arrogance et les pensées futiles. Par cela un homme est impur.

Le Bouddha a dit aussi : « Ne pas s'adonner à une vie déréglée, vulgaire, inutile, et non plus ne pas s'adonner aux austérités qui sont inutiles et inefficaces. Il faut rejeter ces deux extrêmes et prendre la voie du milieu qui seule est juste. »

Ces quelques phrases de l'enseignement original du Bouddha montrent bien l'esprit de tolérance de sa doctrine et le travail strictement individuel qu'elle impose. Elle est basée sur la raison et non sur la foi.

D'autre part, la doctrine de l'impermanence de l'*ego* conscient, n'est pas seulement la plus importante de la philosophie bouddhique ; c'est aussi, moralement, une des plus remarquables. La valeur éthique de cet enseignement n'a peut-être jamais encore été estimée justement par aucun penseur occidental. Une grande partie du malheur des hommes a été causée directement et indirectement par des croyances opposées, par l'illusion de la stabilité, par l'illusion que les distinctions de caractères, de conditions, de croyances sont fixées par une loi immuable — et par l'illusion d'une âme inchangeable, immortelle, sensible, qu'un caprice divin destina à des éternités de béatitude ou d'enfer.

Tant que s'attarderont ces croyances, nul esprit de tolérance, nul sentiment de fraternité humaine ne sauront exister. Le Bouddhisme ne reconnaissant nulle permanence, nulle stabilité définie, nulle distinction absolue de caractère, de classe ni de race, sauf en tant que phénomène transitoire, est essentiellement une doctrine de tolérance.

Tous les êtres sont soumis à une loi immuable ; celle par laquelle le plus bas doit s'élever jusqu'à la place du plus élevé — celle par laquelle le pis doit devenir le mieux et le plus vil devenir le meilleur. Pareil système ne saurait contenir ni préjugé, ni haine. L'ignorance seule est la source du mal et de la douleur ; et toute ignorance doit finalement se dissiper par la décomposition du Moi.

V. Conclusion

Une conclusion ne s'impose pas aux lignes trop brèves qui précèdent. Leur but ne saurait dépasser un éveil de curiosité chez le lecteur, pour cette doctrine orientale qui, s'il ne nous convient pas de l'adopter complètement, peut néanmoins nous aider grandement dans la recherche de « Nous-mêmes », recherche que nous savons si difficile par expérience.

Qu'il me soit permis de signaler, pour terminer, d'autres points très intéressants du Bouddhisme, que je ne puis développer ici :

Tout d'abord la redécouverte par la philosophie et la science moderne de principes clairement énoncés dans la doctrine du Bouddha. — Citons les noms de Von Hartmann, Schopenhauer, Ostwald, et plus près de nous : L. de Broglie avec sa « Mécanique ondulatoire » ; Heisenberg, avec ses « Relations d'incertitude » et Einstein, avec sa « Théorie de la Relativité », qui ne font rien moins qu'affirmer scientifiquement, mathématiquement et expérimentalement, l'impermanence du monde phénoménal.

En psychologie, David Hume, John Stuart-Mill, Lichtenberg et nos modernes *behaviourists* nous enseignent la non-substantialité du « moi » et sa dépendance complète vis-à-vis du corps physique et des organes sensoriels.

Je n'ai pu parler non plus de la « Méditation » qui constitue le travail de base individuel du bouddhiste ; ni des règles de vie dans les communautés bouddhistes ; sujets particulièrement intéressants pour des individualistes associationnistes ou non, mais, dont la vie, comme l'a si bien énoncé E. Armand, doit tendre à se réaliser telle une œuvre d'art, épurée du vulgaire, du commun et constamment en marche vers une perfection dans tous les domaines. — NEXPOS.

N.-B. : Si quelques camarades désiraient se documenter plus avant sur le bouddhisme, je me tiens à leur disposition pour leur indiquer des livres intéressants et leur éviter la lecture de trop nombreux ouvrages traitant cette question d'une façon tout à fait erronée.

LAMENTO

—o—

Nib (1) de kif (2) et nib de kaoua (3)
Ayez pitié de nous, Allah !
On est vraiment trop chocolat (4).

Plus de crocs et plus de tifs (5)
Plus d'allumettes ni de rif (6)
Fini la neige (7) pour le pif (8).

Plus de gnôle (9) ni de pernod (10)
Plus d'auber (11) et plus de perlot(12)
Tout ça n'est pas bien rigolo.

Ah ! plaignez le pauvre prolo (13)
Qui n'a plus qu'à dormir solo
En chien crevé au fil de l'eau.

Janvier 1943.

Paul JAUZIN.

GLOSSAIRE à l'usage de ceux qui ne connaissent ni l'arabe ni l'argot.

(1) pas, (2) stupéfiant arabe semblable à l'opium, (3) café, (4) dépossédé, (5) cheveux, (6) feu, 7 cocaïne, (8) nez, (9) eau-de-vie, (10) absinthe, (11) argent, (12) tabac, (13) prolétaire.

réalités, vérités

Mettre ses actes en harmonie avec ses idées, c'est évidemment ce qu'il y a de plus difficile au monde. C'est à ce signe que l'on reconnait les hommes vraiment supérieurs, les héros de la pensée et de l'action qui ont apporté à l'humanité quelque chose de nouveau. Ils ne se sont pas contentés d'exprimer de belles paroles ; ils les ont mises en pratique, donnant ainsi aux autres l'exemple de la sincérité et du désintéressement.

—o—

Nous ne sommes libres qu'intérieurement. Il faut toujours se débattre contre quelqu'un ou quelque chose. C'est dans ce combat quotidien pour demeurer soi et conserver son indépendance que consiste la vraie liberté.

—o—

L'an-archiste n'est pas le lanceur de bombes. C'est le lanceur d'idées. « Il n'est d'explosion qu'un livre », disait Mallarmé le lendemain de l'attentat du restaurant Foyot, dont Laurent Tailhade, an-archiste lui-même fut la première victime.

—o—

Beaucoup de gens prennent leurs désirs pour des réalités. Ils s'exposent ainsi à d'amères désillusions, n'ayant pas voulu écouter ceux qui les mettaient en garde contre leurs chimères.

—o—

Tous les mots ont un sens précis que chacun traduit à sa manière. D'où les maux qu'ils engendrent.

—o—

En politique, le principe de l'identité des contraires se vérifie chaque matin. Les extrêmes se touchent. Ce qui justifie pleinement le dicton bien connu : « Plus ça change... ». Ce que Clairette traduisait par « Ce n'était pas la peine, assurément, de changer de gouvernement ».

—o—

Ce n'est pas en un jour que l'être incivilisé que nous sommes, réformera ses mœurs et sa mentalité. Il n'y parviendra que par une volonté opiniâtre et une patience à toute épreuve. Une éducation rationnelle, mieux qu'une révolution brutale, en fera un être nouveau.

—o—

L'Homme retrouvé sous ses déformations, débarrassé de ses scories, délivré de ses tares et de ses préjugés, tel est le modèle que chacun de nous doit avoir constamment sous les yeux et qu'il doit s'efforcer de réaliser dès maintenant, au sein d'un monde imparfait. — GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS.

...Si vieux que je vive, je n'oublierai jamais qu'un homme n'est fini que lorsque l'âge l'empêche de rien apprendre d'une jeune fille... SOEREN KIERKEGAARD (Journal du Séducteur).

***

...Quand je suis avec mon ami, je ne suis pas seul, et nous ne sommes pas deux... — PYTHAGORE.

haute école

IV

LA BIOESTHÉTIQUE ET L'ARTISTE

Bioesthétique = esthétique de la vie.

■

Bioesthétique : doctrine essentiellement individualiste et profondément révolutionnaire.

■

Une des actions qu'il est désirable de voir l'art exercer sur l'homme consiste en l'apaisement, l'assourdissement de ses tendances frustes et instinctives et leur soumission à l'intelligence et à la sensibilité.

L'art est là dans son rôle civilisateur.

■

Avec amour, écrire un conte, un poème, élaborer un roman, brosser une toile ; enfin, artiste, rendre concrets un rêve, une idée, ou représenter avec originalité une réalité extérieure, faire cela de telle manière que selon soi la perfection s'y manifeste, c'est la suprême joie, qui n'a probablement d'égale que celle qu'on éprouve à l'exercice sexuel accompli non pour lui-même mais dans le grand amour ressenti par un cœur vaste.

Car dans l'œuvre d'art aussi il y a de l'amour.

Mais rien ne dépasse l'émotion d'art du créateur de beauté.

Aussi, vivre en artiste devrait-il être l'aspiration de tout être humain : une fois expédiées les besognes de l'existence élémentaire, passer le reste du temps dans le culte du beau.

■

Lorsque tu fais une œuvre et que tu y poses tel ou tel concept avant de l'y inclure, ne te demande pas s'il est admis, ou s'il plaira aux autres, mais s'il te plaît à toi-même.

Cela seul a une importance.

■

Voir clair au sein d'un monde d'aveugles, c'est quelque chose de bien, mais cela n'a de valeur, au point de vue de la bioesthétique, qu'autant qu'on ne se sert pas de cette clairvoyance pour abuser de la cécité des autres.

■

Combien en ai-je connus, de ces frustrés de la vie de l'esprit chez qui l'on sent une pensée originale rester à l'état embryonnaire, victimes directes d'une société de privilège, d'une classe monopolisatrice, n'ayant pas reçu au départ de l'existence l'enseignement qui eût été le terrain sur lequel auraient fleuri leurs idées, et dont, pis encore, le développement intellectuel fut entravé par la misère qu'ils durent ensuite subir. !

■

— Encore un conte que j'écris et qui est impubliable. Je suis condamné à l'inédit !

— Parce que tu commets le crime de dire la vérité !

■

Comme une de ces fleurs : rose, lys, œillet, qui possèdent toutes les qualités : l'éclat de la couleur, la suavité du parfum, la grâce du port, n'avoir, sans même y songer, grandi et ne s'être épanoui que pour réaliser une beauté totale, et être finalement abandonné de la société qui ne prise que l'utile, à l'exclusion du beau et du vrai, abandonné de tous, tel que, dit-on dans la légende chrétienne, Jésus le fut de son « Père » : quelle tristesse !

Et c'est cependant là la perspective qui s'ouvre devant toi, ô Calliste, homme de beauté.

Qu'on ne s'étonne donc pas de la laideur que manifestent tant d'individus en particulier et le monde humain dans son ensemble.

■

Le penseur qui veut donner essor à son génie ne doit pas reculer devant la nécessité de s'insurger contre les croyances et les préjugés de son milieu. Comme le dit M. Jean Rostand du chercheur scientifique, à propos de Claude Bernard, « il ne craindra pas de penser à l'encontre de ce qu'on tient communément pour vrai ; la seule condition qui lui soit imposée, c'est que son idée soit de nature à subir le contrôle de l'expérience » (1). Cette attitude hardie nous conduit à une autre qualité que la bioesthétique requiert du penseur-chercheur et qui d'ailleurs se confond avec la hardiesse : la sincérité.

■

Vil est l'individu qui, législateur, juge, journaliste, prêtre, professeur, artiste ou autre détenteur de puissance, fabrique des lois ou les applique, ou préconise l'adoption de mesures générales quelconques, ou enseigne un dogme, ou une morale, afin d'amener d'autres individus, par violence ou par ruse, à faire ce dont lui-même, cet imposteur, cet hypocrite, se dispense et qu'il affirme cependant nécessaire dans l'intérêt supérieur d'une entité : société, patrie ou autre, dont il se proclame le représentant.

Là est le critérium d'un certain genre de bassesse.

■

Le moi est haïssable, dit-on.

Je n'ignore pas que ce jugement concerne surtout l'usage excessif d'un pronom personnel, mais il s'applique également au fait de se mettre en vedette dans ses écrits, d'affirmer ses opinions avec assurance, voire avec emphase. Et là une distinction s'impose. Il faut savoir de quelle sorte de moi il s'agit.

Celui qui m'intéresse à ce point de vue, c'est le moi de l'artiste de lettres qui s'affirme envers et contre tous lorsque sa personnalité est niée et son œuvre combattue. Loin de le haïr, je l'aime. Cette affirmation du moi dans la révolte est on ne peut plus légitime. Et même dans les circonstances ordinaires, elle l'est encore : l'artiste a le droit de s'épanouir — pourvu que ce faisant il n'écrase pas, au moyen de ses écrits ou par ses propos, la personnalité d'autrui ; autrement, le principe au nom duquel il œuvre serait violé par lui, par celui-là même qui s'en réclame. Tout individualisme inspiré par la raison doit être nécessairement réciprocitaire.

Ce n'est pas le moi de l'artiste en légitime révolte ou en paisible et juste épanouissement qui est haïssable, mais bien celui de l'artiste qui s'avère dominateur. Ce disant, je pense à ce pitre talentueux que fut le signor d'Annunzio, — pitre, car un moi de ce genre est non seulement haïssable mais aussi ridicule.

Je l'ai déjà dégonflé, ce petit bonhomme (2), tout dominateur étant mon ennemi personnel. Sans doute, il a laissé de belles images : il était poète. Mais à un sale type qui fait de belles images, je préfère un chic type qui se contente de beaux actes.

■

Petit bonhomme, dis-je sciemment de d'Annunzio, car il était tel aussi bien au sens moral qu'au sens physique.

N'est-il pas significatif qu'on n'ait jamais vu employer pour le qualifier cette expression dans laquelle il entre autant d'amour que d'admiration : « ce grand bonhomme », comme on le fait pour certains, — pour un Flaubert, pour un Daumier, par exemple, ces héros de la bioesthétique ?

Qu'importe que Maupassant ait été de courte stature : c'était tout de même et il demeure un grand bonhomme.

On n'en dira jamais autant de d'Annunzio.

MANUEL DEVALDÈS.

---

(1) **Hommes de Vérité** (Paris, 1942), p. 86.

(2) Dans **Des Cris sous la Meule, suivi de Fleurs de Guerre** (D'Annunzio et l'art de cuisiner les poires) (Paris, 1927), pp. 117-124.



Chacun a sa vérité, qu'il doit trouver et il y a une méthode pour chaque homme... — MAURICE MAGRE (*Traité de l'Amour*).

PAGES A RELIRE

la théorie de l'anarchie

II

L'autorité, quelque origine qu'elle puisse avoir, c'est la force, c'est la contrainte, c'est la violation systématique de la liberté. Aussi, partout où il y a société, y a-t-il lutte constante entre l'autorité et la liberté. On a cru un instant que la démocratie avait trouvé le moyen de faire signer un traité de paix temporaire à ces deux principes opposés. Comme, dans le domaine religieux, le symbole est censé amener l'entente entre l'homme et son Dieu ; la loi, les règlements, les constitutions devraient produire la paix entre la liberté et l'autorité. Malheureusement, il n'en a pas été ainsi ; au contraire affirment les anarchistes, jamais l'abîme qui sépare ces deux principes n'a été plus profond que dans les démocraties, car le poids de l'autorité est d'autant plus sensible, que les hommes sont en voie d'acquérir la conscience de leur personnalité. Ils sont en mesure, maintenant, de connaître la valeur pratique et morale de la liberté.

L'homme soumis au commandement, quelles qu'en soient la nature et la portée, bonnes ou mauvaises, agit par obéissance, ce qui, dans la plupart des cas, signifie qu'il est la victime d'une crainte. L'homme libre et indépendant, au contraire, est poussé par ses tendances, ses vues, ses espérances. L'homme gouverné attend l'impulsion, d'où il suit qu'il ne devancera cette impulsion extérieure, ni ne la dépassera jamais, et il laissera sa propre force au repos toutes les fois qu'elle ne sera pas réclamée. L'homme libre, par contre, tend à l'action comme un liquide tend au niveau. Non seulement il exécute mieux, mais il cherche et il trouve. Qu'est-ce que la puissance collective d'un peuple, composée de forces continuellement dirigées et obéissantes ? — La manifestation brutale de l'inconscience. Tandis que le pouvoir actif d'un peuple dont les unités simples qui le composent se sont développées au souffle véhément et généreux de la liberté, est le résultat d'une cohésion, d'une collaboration conscientes.

*
* *

En somme, l'autorité qui devrait, assure-t-on, engendrer l'ordre, représente effectivement, suivant les anarchistes, l'essence même du désordre. Elle trouble la conscience individuelle qui, en présence de ses empiétements, se révolte ou s'affaisse. Dans les deux cas, le désordre est évident ; car, si d'un côté la révolte nous détourne de l'exercice normal de nos activités, l'abaissement moral causé par la défaite nous interdit, d'autre part, toute activité ultérieure. Et comme il ne saurait y avoir de progrès véritable indépendamment de l'ordre, c'est-à-dire du libre essor des initiatives, du jeu spontané des lois évolutives, l'autorité est, en outre, l'ennemie déclarée du progrès.

L'état de progrès, en effet, peut être représenté par l'action que l'homme exerce sur le milieu où il vit. L'homme est esclave lorsque le milieu environnant est l'arbitre de ses actes ; il est libre lorsque lui-même est l'arbitre de ce qui se produit dans son milieu. Ainsi se mesure le progrès. La science, les applications de la science, les découvertes, la critique philosophique ont réalisé d'autant plus de progrès qu'elles ont su affranchir la conscience humaine des préjugés, des superstitions, des craintes dont elle était auparavant encombrée. Que de lenteurs, à vrai dire, dans cette élaboration intime, que de peines à travers ces épreuves ! Car l'influence du milieu sur l'homme est beaucoup plus considérable que celle qu'il peut avoir sur les autres organismes. Songeons seulement au climat. La flore, la faune, varient suivant la température des divers pays. Les tableaux sévères qu'offrent les rares végétations des régions froides diffèrent profondément des somptueux paysages que l'on admire dans les contrées qu'éclaire la lumière du soleil tropical. En Afrique, les animaux sont agiles, vifs, recouverts de robes dont la diaprure charmante ravit l'œil du naturaliste ; en Sibérie, par contre, les pelages des animaux sont épais, aux couleurs unies et sombres, et les mouvements des animaux eux-mêmes sont lourds, malaisés.

L'homme, au contraire, est partout le même. Il n'a que sa peau fine et délicate pour se défendre à la fois des chaleurs équatoriales et des frimas des pôles. Il dispose des mêmes membres, ayant constamment la même force, pour traverser les luxuriantes forêts et pour glisser sur les immenses étendues des glaces éternelles. L'homme doit, par conséquent, lutter contre des difficultés extérieures infiniment plus grandes que tous les autres êtres vivants qui peuplent ce monde, et son œuvre d'adaptation au milieu dans lequel il vit a dû être beaucoup plus laborieuse. Aussi sa lutte se poursuivra-t-elle, hélas ! sans cesse, pendant les jours sans nombre à venir... — PAUL GINO. (A suivre).

IN MÉMORIAM

le déclin d'un culte

A Rome, le peuple ne put se satisfaire indéfiniment du culte officiel, trop formaliste et trop sec, il se tourna vers les dieux de l'Orient qui apportaient l'espérance aux cœurs ulcérés par les misères d'ici-bas. Le culte de Cybèle fut introduit pendant la seconde guerre punique ; ceux d'Isis, d'Osiris, de Mithra, d'Attis, de Sabazios recruteront plus tard de nombreux fidèles. Contre les religions étrangères le Sénat se dressera inutilement, et c'est en vain qu'il fera mettre à mort des milliers d'hommes et de femmes accusés d'avoir participé aux bacchanales. Dans leur lutte contre les rites égyptiens ou l'astrologie chaldéenne, Auguste, Tibère et d'autres empereurs ne seront pas plus heureux. Les dieux d'Orient s'installeront à Rome en vainqueurs. Caligula autorisera les mystères d'Isis ; Vespasien sera favorable aux nouveaux cultes ; Commode célébrera les fêtes de Mithra ; Héliogabale sera grand prêtre d'un dieu asiatique ; Alexandre Sévère accordera une place aux principales divinités étrangères dans son panthéon. Et le christianisme lui-même trouvera dans ces religions de salut, qui parlaient au cœur et à l'âme, des rivales dangereuses dont il ne triomphera qu'après plusieurs siècles de lutte et grâce à la protection des empereurs devenus les soutiens de l'Eglise.

Car le paganisme ne disparut pas aussi vite qu'on le suppose parfois ; même lorsque la population laborieuse des villes fut devenue chrétienne dans son immense majorité, il conserva des fidèles parmi les lettrés, dans l'aristocratie, parmi les habitants des campagnes. L'école néoplatonicienne d'Alexandrie avait cherché à réconcilier le polythéisme avec la raison ; chargé de subtilités grecques, son enseignement ne se détachait de la mythologie que pour y revenir par une voie détournée. Or, son influence fut grande dans les milieux intellectuels, aux IIIe, IVe et Ve siècles. Plotin, son plus illustre représentant, passa vingt-six ans à Rome ; son langage obscur mais éloquent, son visage inspiré, ses allures de messager des dieux lui conféraient un prestige extraordinaire ; magistrats, sénateurs, nobles matrones se pressaient pour l'entendre. De nombreux disciples propagèrent sa doctrine dans toutes les classes de la société ; l'un d'eux, Porphyre, obtint un grand renom. Jamblique au IVe siècle et Proclus au Ve seront encore d'illustres représentants du néoplatonisme alexandrin. Les poètes continueront, eux aussi, de chanter les dieux d'Homère et de Virgile ; sous des empereurs entièrement gagnés à la cause chrétienne, un Claudien composera des vers d'une inspiration essentiellement païenne ; et dans les écoles, en plein Ve siècle, les récits mythologiques tiendront encore le premier rang.

L'aristocratie se fit la protectrice des écrivains qui célébraient le vieux culte, car dans son immense majorité elle resta fidèle aux croyances des Romains de l'époque classique. Cinq familles sénatoriales seulement étaient chrétiennes, quand Symmaque demanda à l'empereur de rétablir l'autel de la Victoire, enlevé du Sénat par son ordre. C'est avec un dédain non dissimulé que la noblesse regardait les foules se précipiter vers le baptême ; et elle accusait les princes chrétiens d'être les auteurs des maux dont souffrait l'Etat. Or ses immenses domaines, ses légions d'esclaves et de clients, la richesse de ses palais, les hautes dignités dont ses membres étaient fréquemment revêtus lui assuraient un prestige considérable. Et, si elle agissait de la sorte, c'est qu'elle jugeait la cause de Rome indissolublement liée à celle de la religion ancestrale ; en conser-

vant les rites et les traditions d'autrefois, elle se laissait guider par son patriotisme. Symmaque, l'un de ses représentants les plus illustres, est resté dans l'histoire comme le défenseur type du polythéisme expirant. Sa remarquable éloquence, ses rares qualités d'écrivain, son intégrité, les hautes fonctions qu'il avait remplies lui valaient la confiance de tous les patriciens. Dans le domaine religieux, il se montrait d'une ardeur infatigable, ranimant le zèle des sénateurs plus tièdes et multipliant les sacrifices pour apaiser la colère des dieux.

L'influence de l'aristocratie fut encore assez grande, sous Théodose, pour empêcher l'application en Occident des mesures édictées par ce prince au sujet de la fermeture des temples. Ce ne furent point des motifs d'ordre politique qui décidèrent les paysans à rester fidèles au polythéisme. Dans l'esprit de ces hommes ignorants et crédules, la foi aux dieux traditionnels et la crainte des maléfices demeuraient très vives. Pour eux, ni Pan ni Bacchus n'étaient morts, tués par les railleries des chrétiens ; des dryades et des satyres continuaient d'habiter les bois ; des nymphes se baignaient toujours dans les eaux cristallines des fontaines et des rivières. Comme aux époques précédentes, on trouvait çà et là des effigies sacrées à la campagne et dans des temples agrestes, les charbons du sacrifice continuaient de fumer en l'honneur des divinités champêtres. Les imaginations ne parvenaient point à se détacher des fantômes qui les avaient émues durant des siècles ; c'est avec beaucoup de lenteur que les anciens mythes cédaient la place à des mythes plus jeunes.

Afin de tuer la vieille religion qui pouvait vivre encore longtemps, même dans certaines villes, les empereurs chrétiens prirent contre elle des mesures draconiennes. Dès 341, un édit prohiba les sacrifices et cette défense fut renouvelée, avec peine de mort, en 353 et 356 ; la même peine fut portée en 385 contre les aruspices, et en 392 contre ceux qui pénétraient dans un temple. Un édit de 408, complété par plusieurs autres d'Honorius, marqua la fin du culte national du point de vue officiel. Mais, en fait, il subsista malgré toutes les interdictions, dans des contrées où les habitants le défendirent pied à pied ; à Rome même, ses partisans étaient assez nombreux, au milieu du VI[e] siècle, pour vouloir restaurer le Palladium et rouvrir le temple de Janus. C'est en accueillant maintes pratiques de ses adversaires et en préconisant des croyances voisines de celles qu'il combattait, que le christianisme assura son triomphe définitif.

Aux divinités bienfaisantes il substitua ses nombreux saints ; les anciens dieux, transformés en démons, continuèrent d'être cités dans les formules imprécatoires ; le culte de Marie fit oublier celui des déesses ; et, dans la hiérarchie céleste, le Christ prit naturellement la place qui revenait autrefois à Jupiter. Le clergé adopta les fêtes particulièrement chères au peuple ; la procession de la Chandeleur succéda aux Lupercales, les Rogations furent substituées aux Ambarvales, Noël fut célébré le jour de la naissance du dieu Mithra ; des agapes fraternelles rappelèrent les anciens repas sacrés. On éleva des chapelles ou des monastères dans les lieux de pèlerinages fréquentés par les païens ; beaucoup de temples furent transformés en églises ; parfois même des effigies de dieux devinrent des statues de saints, telle serait en particulier l'origine de la fameuse statue de saint Pierre que les fidèles vénèrent dans l'immense basilique vaticane. Objets liturgiques, ornements sacerdotaux, usage des cierges et de l'encens sont aussi des legs de l'ancien polythéisme. Loin de disparaître totalement, ce dernier a continué de vivre, modifié et rajeuni, dans le culte et les légendes qui s'imposèrent pour de longs siècles en Occident. — L. BARBEDETTE.

Laurent Tailhade

■

Brect et beau cavalier !
PAUL VERLAINE.

Depuis une génération [tique
Que vous avez rejoint le domaine néan-
Personne ne prononce plus votre nom.
C'est le silence immense qui couvre tous
[vos livres
« Le Pays du Mufle », poursuit sa vilaine
[besogne.
Et les maroufles, les trigauds, les obli-
[vieux, les félins
Dansent leur ronde d'iniquité.
Vous ravissiez par la culture, l'idéalité,
[le style munificent,
Les plus aristocrates au cœur riche de
[bonnes actions...
Et quand vous parliez d'Eschyle l'Eleu-
[sinien,
De Pétrone, d'Ibsen et de jeunes auteurs,
Des questions actuelles étendues
Par la noblesse de la philosophie, la ma-
[gnanimité.
« L'Unique et sa Propriété
Suffit à parer mon été... »
La salle délirait, vous portait en triomphe.
L'Espagne vous dut des discours parfaits,
Frère de Cervantès et des plus nobles
[Ibériques.
Le vers ? qui le disait aussi bien que
[vous, Maître,
Grand charmeur d'Edouard de Max, royal
[ensorceleur,
Qui mettait tant d'éclat dans l'art du
[Tragédien
Et sans doute eût fourbi par sa voix jus-
[qu'au trachysaure !...
Parti d'un seul vocable, porte élégiaque
[et aristophanesque,
Oh ! que n'eussiez-vous fait du mot Nou-
[kahiva ?
[qu'un vrai Fils de l'Attique
Sans peur, que dis-je, plus courageux
Vous vous exposiez au tumulte des meu-
[tes,
Presque aussitôt domptées par les jeux
[de votre regard.
Votre allure surpassait celle de cent et
[cent héros :
Vous avez terrassé le plus pervers dra-
[gon.
Qu'améthystes, béryls, sardoines, éme-
[raudes,
Les joyaux précieux du pur Arnaud de
[Moles
Rutilent à jamais à vos pieds, Altesse.
Des Fleurs d'Ophélie qui se réveillera
Pour fêter votre verbe avec Rowena de
[Tremaine.

LOUY DE GONZAGUE FRICK.
(Ecole poétique du Lunain).

en relisant Stirner

à E. ARMAND
en toute amitié

Douter c'est vivre, disait Anatole France. Toute ma vie j'ai douté. Douté des autres et plus encore de moi-même. Aux yeux des croyants, Pascal lui-même ne serait pas le plus grand des penseurs chrétiens, si avant la foi et conjointement à la foi il n'y avait pas eu le doute. Le doute obstinant et obstiné qui l'amenait à reconsidérer périodiquement les valeurs sur lesquelles il basait sa conception du monde. On nous objectera que sa foi en ressortait chaque fois plus accrue, qu'importe puisque le doute subsistait quand même.

A l'issue des années d'épreuves que nous venons de subir, et devant l'appel au renouveau lancé de toute part, je me suis posé la question de savoir s'il n'y avait pas pour nous aussi quelques raisons de modifier notre attitude. En toute sincérité et après un examen approfondi de la question, je n'en vois réellement aucune.

A mon humble avis, en effet, le drame des temps modernes et pourrait-on être celui de tous les temps, peut se résumer ainsi :

Si, au point de vue matériel, la civilisation a fait des progrès énormes et marché à pas de géants, par contre, au point de vue spirituel, nous en sommes toujours restés à Descartes et à son « Cogito Ergo Sum », à l'être pensant et pensé.

Anatole France, déjà cité, tout au long de son œuvre, ne fait-il pas dire par la bouche de l'Abbé Jérôme Coignard, à son jeune disciple :

« Tournebroche mon fils, ne cesse-t-il de lui répéter, il semble bien que si les Humains avaient de leur nature une conception plus humble, plus conforme à leur nature animale, bien des maux pourraient être évités. »

Que sommes-nous : La biologie nous classe parmi les vertébrés supérieurs, avec, mais on ne s'en douterait guère à voir les événements actuels, l'intelligence en plus sur les animaux.

Mais Descartes lui-même n'avait-il pas pris quelques précautions contre l'avenir ? Si nous en croyons en effet l'un de ses commentateurs : (1)

Descartes, nous dit-il, désirant exclure toute finalité de sa conception du monde sans heurter les conceptions religieuses de son temps, concède ou feint de concéder que l'Univers peut être bien construit suivant un plan divin, mais il demande la permission d'imaginer que Dieu crée quelque part, dans quelque région de l'espace illimité, un chaos de matières assujetti aux seules lois de la mécanique. Le philosophe croit pouvoir conclure que ce chaos réussirait à s'organiser sans le secours d'aucune intelli-

gence et qu'il pourrait en résulter un monde entièrement identique au nôtre.

Mais plus près de nous, deux jeunes écrivains, morts prématurément depuis, dans un livre paru il y a une vingtaine d'années, n'affirmaient-ils pas qu'ils considéraient les Etats-Unis d'Amérique comme l'aboutissant logique du Cartésianisme et le triomphe de l'Esprit de la Méthode. D'ailleurs, concluaient-ils, l'Amérique n'est pas une nation, c'est une maladie (2).

Plus près de nous encore, un juriste-philosophe, italien d'origine et toulousain d'adoption, mort depuis dans la résistance, M. Silvio Trentin, dans une étude par ailleurs pénétrante de la crise du monde moderne, soutient la thèse suivante :

Pour M. Silvio Trentin, la vie ne commence à prendre une valeur réelle que dans la transcendance, car pour lui, vivre c'est se transcender, s'élever au-dessus de soi-même dans une lutte éternelle contre la matière avec, comme conclusion, le triomphe de celui-là sur celle-ci et l'asservissement de cette dernière. Mais, il y a mieux, ou pire, M. Silvio Trentin considère en outre que le droit naturel des individus (et c'est heureux qu'il le reconnaisse, alors que tant de sociologues et de juristes le nient) ne saurait reposer en dernière analyse que sur ces valeurs spirituelles acquises dans la transcendance, qui seules sont des valeurs éternelles, les valeurs purement matérielles étant essentiellement transitoires et éphémères. — (A suivre). J.-P. SIEURAC.

(1) Louis Vialle : Défense de la Vie.

(2) Aron et Dandieu : Décadence de la Nation Française.

(3) Silvio Trentin : La Crise du Droit et de l'Etat.

la liberté

La liberté n'est pas au delà de ces pierres
Où se heurtent les mains et les fronts et les yeux,
Au delà de ces murs qui dérobent les cieux
Et leur infini bleu d'astres et de lumières.

La liberté n'est pas au delà de l'accord
Des fers et des verrous grinçant de toutes parts,
Car il est d'autres murs pareils à des remparts
Dressés en nous, avec leurs tours d'ombre et de mort.

Cet homme qui parcourt avec la nonchalance
D'un flâneur, le chemin de l'automne attardée
Et cette femme, auprès de lui, blonde et fardée
Et cette autre, brisant de son pas, le silence,

Cet homme encore au loin, qui passe et disparaît,
Tous ces êtres errant sans peine, sans entraves
Du soir au soir, de par le monde, qui saurait
Dire s'ils ne sont pas seulement... des esclaves ?

La liberté ? Mais c'est en soi qu'elle s'élève,
Non pas comme l'encens impalpable d'un rêve
Mais bien comme un regard de toute éternité
Qui par delà les nuits, trouve la vérité.

Qu'on dresse les prisons, les camps et les barrières,
Que soient multipliés les haines, les charniers,
L'homme libre, toujours, domine les frontières
Tandis qu'à ses genoux, râlent les prisonniers !

MARIE-CLAIRE MAGUELONNE.
(Eaux-Fortes).

SUR LE VIF

inconscience maternelle

Il paraît que certains grands magasins parisiens ont mis en vente, au rayon des jouets, de petites mitraillettes en bois qui obtiennent un succès fou auprès de leur jeune clientèle. Voilà où nous en sommes après six années d'une hécatombe effroyable, où l'enfance a cruellement pâti, tantôt des faits de guerre eux-mêmes, tantôt à cause d'une sous-alimentation meurtrière ! Et comment peut-il se trouver des mères assez inconscientes pour mettre aux mains de leur progéniture des jouets, fusils, mitraillettes, canons, avions et autres symboles de tueries et de massacres? Ont-elles oublié l'angoisse qui les étreignait quand retentissait le lugubre avertissement des sirènes et que, proche ou lointain, le bruit de la chute des engins tombant du ciel les faisait trembler de tous leurs membres ? Ce ne sont que des jouets, mais n'entendez-vous pas sortir de chacun d'eux ce cri : « Par moi, un enfant comme toi a été assassiné ». Est-il possible que l'inconscience maternelle soit poussée si loin que les mères ne comprennent pas que c'est par leurs enfants qu'il faut commencer si l'on veut détruire la psychose belliciste ? Quant aux mercantis qui exploitent l'instinct de tuerie latent chez la petite bête humaine, ce sont des misérables et les « exploités » qui confectionnent ces jouets ne valent pas mieux. D'ailleurs, l'inconscience ne gouverne-t-elle pas ce monde de désaxés et de détraqués moraux et intellectuels ? — CANDIDE.



BULLETIN D'ABONNEMENT

Prière de m'inscrire sur la liste des abonnés de **L'UNIQUE** pour une série de dix fascicules. Ci-joint 50 fr. à cet effet, (Extérieur : 60 fr.).

Nom. . . ..
Prénom. . . ..
Adresse. . . ..
....
Signature. . . ..

ATTENTION : Adresser toute correspondance à E. ARMAND, cité Saint-Joseph, 22, à ORLÉANS (Loiret) ; mais, pour l'envoi des fonds, se servir de *mandats-poste* à insérer dans les enveloppes des lettres plutôt que de mandats-carte.

Renvoyez-nous l'exempl. de **L'UNIQUE** qui vous est adressé **si vous ne voulez pas vous abonner. Notre tirage terriblement restreint** ne nous permet pas de gaspiller nos fascicules.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Ci-joint ma participation pour la somme de ....
.... francs à la souscription de **L'UNIQUE** et des œuvres de propagande s'y reliant.

Nom. . . ..
Prénom. . . ..
Adresse. . . ..
....
Signature. . . ..

Centre « L'UNIQUE » (Les Amis d'E. Armand)

(réunions privées le dernier lundi du mois à 20 heures, au local habituel)

Lundi 29 octobre : « Comment on apprend les langues étrangères », par Michel Laurian.

Lundi 26 novembre : « La philosophie de Jean de La Fontaine », par Ixigrec.

Lundi 31 décembre : « Où en sommes-nous ? », par E. Armand.

Lundi 28 janvier : « Les poètes et le combat », par Marius Brubach.

Ceux de nos amis désireux de s'entretenir avec E. Armand, de régler abonnements, etc., le trouveront à la même adresse : le samedi précédant la réunion, de 15 h. à 17 h., le lundi jour de la réunion dès 14 h. 30, le mardi de 10 h. à 14 h.

Le dimanche, veille du jour de la réunion, balade dans la banlieue parisienne (Durant l'été et si le temps le permet) ou échange de vues entre camarades de « l'Unique » (Le lieu de rendez-vous est indiqué dans la réunion du lundi).

—o—

Dimanche 25 novembre, dans l'après-midi, « **La Libération de l'Homme** », par NEXPOS, réunion à laquelle prendront part Ixigrec, Charles Ballet, M. Laurian, E. Armand (salle et lieu dans le prochain fascicule).

—o—

Dépôt et Réassortiment région parisienne : A. COOLS, à l'Imprimerie, av. Ledru-Rollin, 46, Le Perreux (Autobus 120, Pont de Mulhouse. — Ch. de f. gare de l'Est, station Nogent). Téléph. : Tremblay 16-61. 9 à 12 h., 14 h. 30 à 18 h.

On trouve aussi « l'Unique » : à la librairie du Mouvement Libertaire, 145, quai de Valmy, Paris Xe. - Gare Saint-Lazare, Kiosque cour de Rome, à côté de l'épicerie Terminus.

—o—

Sur demande, envoyons liste des livres, collections et brochures dont nous disposons encore.

pour faire réfléchir

Même alors que dans les rangs des anarchistes on trouverait tous les détritus des cloaques sociaux (et ce n'est pas vrai) — ce serait le cas de se rappeler avec Renan et Strauss que la plus grande partie de ceux qui suivaient le Christ dans ses prédications, était composée d'hommes et de femmes déjà frappés par la loi, comme délinquants de droit commun, ce qui n'empêcha pas que de cette masse, où s'infiltraient les principes d'une morale supérieure à celle qui dominait alors, sortit la force révolutionnaire qui bouleversa le monde païen. Car le sentiment de la révolte, comme le disait Victor Hugo, est un sentiment moral. — PIETRO GORI.

NOTRE POINT DE VUE

Comment choisir son compagnon

...Encore si cet amour exaltait, comme il advient parfois, s'il poussait l'homme à l'héroïsme, la femme à la vertu, tous deux à quelque épanouissement dont, isolés, ils n'eussent pas été capables, et que, sans l'éveil de l'union, ils n'eussent même pas entrevu...

(A. GIDE : Interviews imaginaires).

Je me souviens d'une brochure qu'E. Armand me fit parvenir lorsque je résidais en France et qui était intitulée « Comment choisir sa femme ». Il me semble qu'il est aussi utile de se demander « Comment choisir son compagnon ». Je ne me propose certes pas de composer une brochure, mais de jeter sur le papier quelques réflexions concernant ce sujet et, en passant, concernant le fait sexuel.

—o—

Que le fait sexuel soit, on ne peut le nier. Qu'il ait son importance dans l'existence de chacun de nous, c'est l'évidence même. Mais il convient de ne pas exagérer cette importance, comme le font les obsédés. Il y d'autres canaux où l'énergie individuelle peut se déverser avantageusement ; d'autres recherches qui sollicitent l'attention de la pensée. J'ai toujours défendu les campagnes contre l'hypocrisie sexuelle qu'E. Armand mena jadis dans « l'en dehors ». J'ai correspondu avec lui, je sais que son but était de débarrasser le cerveau de ses lecteurs des préjugés dominant en cette matière, mais je sais également son aversion pour « l'amour enfant de Bohême », pour la débauche, pour la « chiennerie sexuelle », son dédain de l'inconstance, son hostilité à la rupture imposée par le caprice d'un seul. Il a proposé des thèses, parfois hardies, mais en spécifiant qu'elles ne pouvaient se réaliser que « sur les sommets », c'est-à-dire par des êtres d'une moralité exceptionnelle. Beaucoup se sont crus ou prétendus ses disciples, alors qu'ils trahissaient sa conception intime du fait sexuel. Pour ma part, j'estime que si l'on ne peut examiner le problème sexuel comme on envisage n'importe quelle question biologique, c'est-à-dire de sang froid et sans être troublé sensuellement, c'est qu'on relève d'une thérapeutique appropriée. Il en est du sexualisme comme du nudisme, qui se mue en exhibitionnisme dès qu'il provoque l'éréthisme. J'ajoute que je suis heureuse d'avoir retrouvé E. Armand égal à lui-même dans « Pluralisme » que je considère comme une profonde et subtile analyse de sentiments amoureux. Je me permets de conseiller aux lecteurs de « l'Unique », de relire, à tête reposée, ces trois feuilletons : ils ne perdront pas leur temps.

—o—

Cette digression achevée, j'en reviens à mon sujet. Et d'abord, qu'il soit entendu que je ne suis pas « uniciste », comme on dit dans vos milieux. Non pas que je considère comme inférieure à la pluralité l'unicité en amitié ou en amour ; j'apprécie sincèrement la ou le camarade qui a trouvé en son compagnon ou sa compagne l'être qu'il appelait de tous ses vœux, et qui n'éprouve aucun besoin de chercher ailleurs un complément. Je trouve déplacé pour un pluraliste de tourner en ridicule, ouvertement ou sournoisement, des individus dont il ne comprend, ne par sa mentalité, ni le tempérament, ni les aspirations.

Mais, pour ma part, je suis pluraliste, c'est-à-dire que, de même que je ne crois pas répondre jamais à l'idéal que mon compagnon désirerait trouver en moi, je ne pense pas rencontrer jamais en lui la totalité des qualifications que je demande à un compagnon. Je me suis toujours sentie capable d'aimer plusieurs êtres dans le même temps, pourvu qu'ils soient dissemblables, autrement dit pourvu que je trouve chez celui-ci ce qui fait défaut à celui-là. Mon pluralisme, d'ailleurs, est limité. Je ne suis pas une débauchée et la Don Juane me répugne autant que le trousseur de cotillons, comme vous dites en français. Pour limité que soit mon pluralisme, mon compagnon acceptera dès l'abord de ne pas être mon unique compagnon de route et de ne pas être le seul avec lequel je veuille faire ma vie. Tout ce qui va suivre, vaut non pour *mon*, mais pour *mes* compagnons de route, c'est bien entendu.

—o—

Ce point acquis, je tiens à trouver en mon compagnon un homme loyal, un ami solide, sur lequel je puisse compter lorsque j'aurai besoin de lui, qui tienne les engagements qu'il aura pris à mon égard ; si je le désire aussi cultivé que possible, je le veux simple de tenue et d'allures. Je ne me soucie guère de son extérieur, ce n'est pas d'une gravure de mode que je veux pour compagnon de route, mais d'un *caractère*. Peut-être ne sera-t-il pas exempt de défauts, mais je tiens à ce que ces défauts soient compensés par l'élévation de son sens moral et ses qualités de cœur, telles, par exemple, sa constance dans l'affection qu'il me porte, sa confiance en moi, son attitude persévérante au cours des heures difficiles qu'il m'arrivera de traverser. Je n'entends pas être pour lui une passade, une amie de vacances (a sweetheart for holidays), mais une compagne. J'entends donc qu'il me considère comme une femme et *non comme une femelle*, de la chair à plaisir, une distraction sensuelle. Ce qui le poussera vers moi c'est le sentiment amoureux et non l'attraction uniquement coïtale (est-ce que je me fais bien comprendre ?). C'est un

ami que je cherche en mon compagnon, non un inassouvi érotique. Un ami d'abord et avant tout, qui ne relâchera pas sa tendresse et son affection pour moi lorsqu'entre nous aura disparu l'attraction sensuelle. Je me sens assez de volonté et de bonne volonté pour lui rendre la pareille.

—o—

J'entends qu'il me laisse toute ma liberté et qu'il accepte que je ne lui rende de mes actes que le compte que je voudrai bien. Je ne veux pas d'un compagnon qui m'interrogerait sans cesse sur mes allées et venues, quoique, de mon propre chef, je n'aie nulle intention de manquer de franchise à son endroit. Il est certain que je ferai en sorte de n'éveiller en lui aucun soupçon qui m'amoindrirait à ses yeux, susciterait sa méfiance quant à la noblesse ou à la dignité de mes réalisations personnelles. J'accepterais donc fort bien que la liberté qu'il m'accorderait n'admette pas que je sois coquette, frivole, légère, capricieuse, inconsistante, une créatrice de souffrance évitable ; que je manque à ma parole vis-à-vis des tiers ; que mes sentiments s'égarent sur un être manifestement destiné à troubler ou souiller ma vie intérieure ; que je me prostitue vénalement ou bénévolement ; que je me conduise comme une « garce », ainsi que l'écrirait E. Armand. Je mépriserais l'homme qui déclarerait me laisser user de ma liberté à des fins semblables. Nous ne ferions pas longtemps bon ménage.

J'entends lui laisser toute sa liberté et n'intervenir en rien dans ses actions, mais cette liberté, je la conçois comme celle qu'il me laisserait et dont j'ai esquissé ci-dessus les limites. Ainsi, je n'admettrais pas qu'à cause de lui et par son immixtion dans leur existence, des êtres rompent l'amitié, l'attachement, l'affection qu'ils pouvaient éprouver l'un pour l'autre. Je lui en voudrais tellement qu'aucun rapport ne serait plus possible entre nous.

—o—

Enfin, j'entends qu'il ne se montre pas jaloux. Je ne saurais m'accommoder d'un compagnon, de compagnons jaloux. Mais je prendrais mes responsabilités. J'ai suivi avec sympathie la campagne menée dans « l'en dehors » contre la jalousie. On ne saurait trop combattre ce fauteur de tourments, de soucis, de chagrins. Mon expérience m'a montré, dans le pluralisme en amitié comme en amour, que les faits de jalousie seraient bien moins nombreux si l'on arrivait à juguler les manifestations préférentielles. Voilà, selon moi, la cause primordiale de la jalousie : le sentiment profondément ancré chez votre amie ou votre ami que vous accordez à un tiers la « chose » dont vous le sevrez, ce qu'il tient tant à recevoir de vous, peu importe en quoi consiste cette « chose ». La préférence montrée par une mère à l'un de ses enfants n'a ordinairement pour résultat que d'empoisonner l'existence des autres, souvent pour leur vie entière. D'ailleurs, puisque dans une amitié ou affection autre que celle dont nous jouissons déjà, c'est la dissemblance ou le complémentaire qui nous détermine, on ne comprend pas pourquoi on préférerait celui-ci à l'autre, puisque est différent chaque objet de notre amitié ou de notre affection. De même que je me sens capable d'affection et d'amour pour plusieurs êtres dans le même temps, je me sens assez forte pour pratiquer la « balance égale », si chère à E. Armand, c'est-à-dire pour être pour chacun d'eux ce qu'il me demande d'être. Je ne veux pas d'un compagnon jaloux, mais je me sens assez forte, assez sûre de moi pour ne pas éveiller en lui la jalousie, dès lors qu'il aura accepté mon pluralisme. Et de tout cela, je parle par expérience. VERA LIVINSKA.

(Traduit par E. A.)

LE BUCHER

(Scène vécue)

Ils s'étaient mis en grève. Un soir, à la sortie de l'atelier poussiéreux, les plus vieux salariés vinrent dire au patron qu'ils avaient assez de leur sort misérable, sans espoir de mieux-être... « Pensez donc ! Depuis plus de trente ans qu'on travaille sans relâche, dirent-ils, que sans repos, sans trêve, on peine sans même avoir pour espoir la sécurité de nos vieux jours ».

— Augmentez les salaires, clamèrent les délégués sévères, ou bien nous ne rentrerons plus à l'atelier.

— Insolents ! riposta le patron, parler de la sorte à celui qui vous fait obtenir le pain quotidien, sortez ! et d'un geste brutal, il les jeta hors de son logis luxueux, de sa maison maudite.

Réunis dans la rue, les compagnons exaltés voulurent à l'instant punir cet orgueilleux ; et l'un d'eux, surexcité plus que les autres, s'écria : « Brûlons-le tout vif, ce sera notre vengeance ».

Ils trouvèrent le conseil excellent ; on apporta de la paille et des fagots, puis on fit un bûcher énorme contre la porte du capitaliste égoïste ; le feu vengeur fut allumé, la flamme crépitante, dans l'éther embrasé, monta majestueuse, et la clarté douteuse de la lune luisait sur cette scène affreuse...

Mais épouvantés de leur acte, les compagnons s'enfuirent soudain en tremblant et en rasant les maisons.

Demeuré seul sur le lieu du sinistre, où j'étais venu en curieux tout simplement, je restai devant le brasier homicide, l'œil en feu, hagard, muet, livide, cherchant mon devoir... mon devoir où était-il ?...

Je n'avais qu'un pas à faire pour éteindre les flammes vengeresses, mais ces flammes n'étaient-elles pas une mesure de justice, et, cruel, le doute m'étreignit. Puis, je restai toujours immobile, regardant, activé par la brise, le feu destructeur consommer petit à petit son œuvre néfaste.

Mais les lois humaines ordonnant à l'homme le pardon des fautes d'autrui et la sauvegarde de la Vie vinrent à ma pensée ; alors, dans un effort courageux, avec ardeur, je dispersai au loin le bûcher de malheur... — M. GRIVET-BICHARD.

Montaigne et l'amitié

DIALOGUE

A. — Eh bien occupes-tu toujours tes loisirs à relire les « Essais » ?

B. — Oui, et j'en tire « moult » profit moral. Justement, je relisais hier le chapitre XVII du 1er livre, chapitre que Montaigne consacre à l'Amitié.

A. — Je sais que c'est l'un des traités les plus remarquables qui aient été composés sur l'amitié. On rencontre rarement des liens aussi intimes et aussi noués que ceux qui unissaient Montaigne à La Boétie.

B. — Montaigne le reconnaît lui-même, puisqu'il considère leur amitié comme si entière et si parfaite, qu'il n'est guère exemples de semblables.

A. — En effet, je me souviens qu'il écrit que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siècles.

B. — Montaigne admet d'ailleurs qu'il existe d'autres amitiés, qu'il qualifie de « communes ». Ce ne sont, explique-t-il, qu'accointances et familiarités, nouées par quelque occasion ou commodité. Il témoigne assez de méfiance à l'endroit de ces amitiés de second ordre et il conseille de se conduire avec prudence à leur égard ; si bien qu'il faut, en ce qui les concerne, aimer son ami comme si quelque jour on devait le haïr, le haïr comme si quelque jour on devait l'aimer ; il qualifie d'abominable ce précepte, qu'il emprunte à un certain Chilon, mais il le juge « salubre » dans les amitiés ordinaires et coutumières, amitiés auxquelles il applique ce dit d'Aristote : « O mes amis, il n'y a pas d'amis ». On sent son mépris pour ces amitiés de deuxième zone, de même que pour les bienfaits et les services qu'elles comportent et il les met triomphalement en parallèle avec la souveraine et maîtresse amitié qui le liait à La Boétie, amitié où ils ne se réservaient rien en propre — « ni qui fut ou sien ou mien ».

A. — Certains ont reproché à Montaigne de placer l'amitié au-dessus de l'amour en général, de l'amour familial et conjugal en particulier.

B. — Il s'agit de comprendre Montaigne, qui n'envisage que l'amour, entendu physiquement, désir qui perd de son intensité par la jouissance. L'amitié, à rebours, se nourrit, s'élève, s'accroît par la jouissance, car elle est d'ordre spirituel et s'affine par l'usage. Quant à l'amour filial, il est fondé principalement sur le respect ; il cite assez brutalement, selon l'esprit de son temps, Aristippe, auprès duquel on insistait quant à l'affection qu'il devait à ses enfants, parce qu'ils étaient sortis de lui : Aristippe se mit à cracher et répondit que son crachat était aussi sorti de lui, de même qu'en sortent les poux et les vers. Il cite aussi brutalement la réponse d'un autre que Plutarque voulait in-

duire à s'accorder avec son frère ; « Je n'en fais pas, répondit l'autre, plus de cas pour être sorti du même trou ». Montaigne, en résumé, estime que les relations créées par le sang ont contre elles qu'elles n'ont pas été choisies ; votre père ou vos frères peuvent vous être antipathiques, n'avoir avec vous aucun point de contact moral, etc. C'est pourquoi il situe sur un plan supérieur l'amitié, œuvre d'élection, qui n'est dictée ni par la loi ni par la nature, mais émane de la « liberté volontaire ».

A. — Est-ce que Montaigne ne se montre pas quelque peu méprisant pour la femme quant à la compréhension de l'amitié comme il l'entendait : « chaleur générale et universelle, constante et rassise, toute douceur et polissure, qui n'a rien d'âpre ou de poignant ». — ce sont, si je me souviens, ses propres termes ?

B. — En effet, Montaigne juge que la « suffisance ordinaire » des femmes les rend impropres à cette amitié-là, leur âme ne lui paraît pas assez ferme pour « soutenir l'étreinte d'un nœud si pressé et si durable » ; selon lui, le sexe féminin n'a pu encore parvenir à la conception de l'amour physique allié à l'amitié, c'est-à-dire « entier » ; leur conception de l'amour comporte qu'il s'évanouisse et s'alanguisse dès qu'il devient amitié. L'auteur des « Essais » écrit ici avec l'esprit de son temps ; je crois, pour ma part, qu'il y a des femmes (et peut-être plus nombreuses qu'on le suppose) susceptibles d'amitié au sens où l'entendait notre célèbre essayiste et même fort capables d'allier l'amour sentimental et charnel à l'amitié « spirituelle ». On pourrait en citer force exemples.

A. — Je sais bien que toi, tu ne donnerais jamais tort à la femme... Tu la justifies toujours.

B. — Pas toujours, tu le sais bien. Tu connais mon aversion pour la femelle frivole et à cervelle d'oiseau, pour la coquette, pour la flirteuse, pour la coureuse d'aventures, pour la prostituée bénévole ou salariée, mais, dans ce cas-ci, est-ce que l'homme a jamais cherché en ses compagnes des « amies » au sens où l'entendait notre auteur ? Ne voit-il pas le plus souvent en elles tantôt un objet de luxe, tantôt un instrument de plaisir charnel, tantôt une bonne ménagère doublée d'une bonne génitrice, tantôt enfin une associée sûre dans ses entreprises industrielles ou commerciales, légales ou non. Je postule, moi, que c'est la faute de l'homme — la faute originaire — s'il ne rencontre pas plus souvent de femmes capables d'amitié vraie et profonde. Et je maintiens mon dire, face aux affirmations ou invectives des moralistes, classiques ou non, touchant l'infériorité féminine.

A. — C'est à examiner de près et à creuser sérieusement. D'ailleurs, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, c'est de l'amitié nouée entre Montaigne et La Boétie. Je crois me souvenir qu'il l'avait douée de qualités exceptionnelles.

B. — En effet, le début de cette amitié avait été semblable à un coup de foudre. Montaigne ne cherche pas à en analyser les causes. — « Parce que c'était lui, parce que c'était moi. » — Elle n'avait pas perdu de temps pour se manifester et ne s'était pas réglée sur le modèle des « amitiés molles et régulières », auxquelles il faut tant de « précautions, de longue et préalable conversation »... Leur affection réciproque était si ardente et « découverte jusqu'au fond des entrailles l'un de l'autre que je connaissais la sienne comme la mienne, mais que je me fusse plus volontiers fié à lui qu'à moi ». Ailleurs, décrivant les caractères de cette amitié, Montaigne écrit qu'elle ignore la division, la différence, le bienfait, les obligations, la reconnaissance, la prière, le remerciement et ainsi de suite. Tout est commun entre amis de cette sorte : volonté, pensée, jugements, biens, femmes, enfants, honneur et vie, et leur convenance « n'étant qu'une âme en deux corps, ils ne peuvent ni prêter, ni ajouter rien ». (La Bible dit aussi de David et de Jonathan qu'ils n'étaient qu' « un cœur et qu'une âme »). Dans cette amitié-là, c'est celui qui reçoit qui oblige celui qui donne ; c'est celui qui reçoit qui fournit le « contentement » à son ami « d'effectuer à son endroit ce qu'il désire le plus ». Cette amitié est indivisible, chacun se donne si entièrement à son ami qu'il ne réserve rien pour ailleurs, « chacun voudrait être double ou triple ou quadruple et être doué de plusieurs âmes et plusieurs volontés pour pouvoir les livrer à l'autre ». La pluralité des amitiés lui semble chose vulgaire. L'amitié qui possède l'âme et la régente en toute souveraineté, il est impossible de la dédoubler.

A. — Montaigne se laisse évidemment entraîner ici trop loin pour soutenir sa thèse, quoi qu'à vrai dire beaucoup d'amis égale zéro d'amis. Mais est-ce que Montaigne ne s'est pas élevé contre l'homosexualité ?

B. — Oui, il a déclaré cette « autre licence grecque justement abhorrée par nos mœurs ». D'autre part, la superficialité de telles amours ne lui disait rien, mais il apercevait chez les grecs « le désir d'une conception spirituelle par l'entremise d'une beauté corporelle » et, une fois celle-ci fanée, l'espoir, par cette association mentale, par la bonne grâce et la beauté de l'âme, d'établir « un marché plus ferme et plus durable ». Enfin — écrit-il — tout ce qu'on peut invoquer en faveur de l'Académie, c'est que c'était un amour se terminant en amitié. Il ne semble d'ailleurs pas qu'il y ait jamais eu attraction physique entre Montaigne et La Boétie.

A. — Je crois me souvenir que cette belle amitié a duré peu de temps.

B. — En effet, quatre ans. C'est ainsi qu'il exhale ses regrets : « Depuis le jour que je le perdis, je ne fais que traîner languissant et les plaisirs même qui s'offrent à moi, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte. Nous étions à moitié de tout, il me semble que je lui dérobe sa part. J'étais si fait et accoutumé à être deuxième qu'il me semble n'être plus qu'à demi ».

A. — Cela nous change de la plupart des amitiés contemporaines, si peu profondes, si volages, si inconstantes, basées sur l'intérêt du moment ou le profit futur.

B. — Montaigne cite, au cours de ce chapitre fameux, ce vers d'Horace : « Tant que j'aurai ma raison, je ne trouverai rien de comparable à un tendre ami » et cette phrase de Cicéron : « L'amitié ne peut être solide que dans la maturité de l'âge et de l'esprit ». Cependant, La Boétie comptait de seize à dix-huit ans lorsqu'il contracta amitié avec Montaigne. Il possédait surtout la maturité d'esprit, puisque Montaigne lui donne seize ans quand il composa le traité de la « Servitude Volontaire ». Pour ma part, je pense en premier lieu que de pareilles amitiés ne se peuvent concevoir — hors de toute question d'âge — sans la maturité de l'esprit, en second lieu qu'elles sont le fait de tempéraments d'exception. Heureux devons-nous nous estimer lorsque nous rencontrons un de ces « uniques » — homme ou femme — qui ne considèrent pas l'amitié comme un jeu, un amusement, une distraction, mais comme ce qu'il y a peut-être de plus important dans la vie. L'amitié-girouette n'a jamais produit qu'amertume et souffrance. Sachons choisir nos amis — féminins comme masculins — voilà la moralité de ce chapitre.

E. Armand. 15 décembre 1943.

l'imprimé, la scène, l'écran

—o—

REÇU : C. Berneri : **Peter Kropotkin** ; Tom Brown : **Unionism or Syndicalism ?** ; Wm. Godwin : **Political Justice** ; Marcus Graham : **The issues in the present War** ; John Hewetson : **Italy after Mussolini** ; Icarus : **The Wilhemshaven Revolt** ; Kropotkin : **The State, its historic Role, The Wage System, Revolutionary Government** ; E. Malatesta : **Anarchy** ; John Olday : **The march to death** ; Herbert Read : **The education of Free Men, The philosophy of Anarchism** ; George Woodstock : **New Life to the Land, Railways ant Society, Anarchy or Chaos, Homes or Hovels ?**, etc. (Ed. of Freedom Press, 27, Red Lion Street, London, W. C. 1).

Johann Pertinax : **Hygiène sexuelle et hérédité. Petit guide anticonceptionnel**, étude critique et objective, etc. (Institut Isis, Thwiezen (Zch.) Suisse).

Edouard Rotot : **Le Syndicalisme et l'Etat** (Les Problèmes syndicalistes).

Bernard Shaw
et la désagrégation atomique

—o—

G. Bernard Shaw a adressé, le 18 août dernier, au « Times » la lettre qui suit :

« Maintenant que l'espèce humaine s'est mise à faire le singe avec l'atome, me sera-t-il permis d'en indiquer une conséquence possible, qui mettrait fin à toutes nos difficultés ?

» Depuis quelques années, nos trop peu nombreux astronomes professionnels ont été renforcés par une troupe d'amateurs dont l'activité principale a consisté dans la surveillance et l'étude des étoiles variables. Ils ont été émus, à différentes reprises, par la fortuite et fulgurante apparition de ce qu'ils dénomment une nouvelle étoile, alors qu'il s'agissait en réalité d'une vieille étoile, trop petite et trop froide pour être visible, laquelle s'enflammait et explosait soudainement, ne laissant à sa place qu'un nuage de poussière stellaire, appelée nébuleuse. L'énergie thermique libérée par l'explosion dépasse toute conception humaine.

» Selon toute apparence, ce qui est arrivé à ces étoiles, et peut se produire pour notre terre, est que les protons, avec leurs électrons planétaires, et les neutrons, non planétaires mais plus lourds, se sont combinés et ont engendré une température telle que l'étoile tout entière s'est évaporée et volatilisée et que ses habitants ont été « crêmés » instantanément, et tout cela d'une façon beaucoup plus parfaite qu'il était possible de s'en rendre compte lors des expériences de Golders Green.

» Ce que nous avons réussi à obtenir, à un coût extrême, est de provoquer, semblable à celle de l'étoile, l'explosion d'une once d'uranium. Le procédé, sortant de la phase expérimentale, reviendra certainement, par la suite, à bien meilleur compte. A tout moment pourront être découverts des éléments plus lourds de l'uranium, plus explosifs par rapport à l'uranium que celui-ci l'est par rapport à la poudre à canon.

» Finalement, comme l'apprenti sorcier, il se pourrait que nous ne sachions mettre fin à notre magie, accomplissant ainsi la prophétie de Prospero. Etant donné la façon dont nous nous sommes comportés ces derniers temps, je n'émets pas la prétention de conjurer pareille possibilité. J'estime simplement qu'il vaut la peine d'en faire mention ». — G. Bernard Shaw.

...Quel est le meilleur gouvernement ? Celui qui nous apprend à nous gouverner nous-mêmes... — Gœthe.

la polygamie chez les premiers chrétiens

Que de fois, m'appuyant sur l'épître de Paul à Timothée, n'ai-je pas, controversant avec des contradicteurs dogmatiques, maintenu que les premiers chrétiens, à la base, pratiquaient la polygamie. Et chaque fois mes contradicteurs, entêtés, se refusaient à tenir compte de textes qu'ils tiennent cependant pour « reçus ». Je suis tombé récemment sur un ouvrage de Victor Schœlcher, protestant de vieille souche, qui fit tant pour l'affranchissement des noirs des colonies françaises et dut payer de l'exil sa résistance à l'homme du deux-décembre. Ce m'est un plaisir d'extraire de cet ouvrage (1) — Le Vrai Saint-Paul — la page suivante :

« ...Quoiqu'il (Saint-Paul) ne tolère le mariage que par préférence à la fornication, il autorise la polygamie : « Il faut que l'Evêque et le Diacre soient maris *d'une seule femme* (I. Tim., III, 2 et 12 ; Tit. I, 6 et 7). D'après les commentateurs chrétiens, toujours habiles à fausser les textes compromettants, celui-ci interdirait l'épiscopat aux prêtres qui auraient épousé successivement deux ou plusieurs femmes. Quelques-uns cependant ont été plus sincères. Saint-Jérôme, entre autres, y reconnaît bien l'exclusion de ceux qui ont actuellement plus d'une femme. (Dom Calmet, *Là même*). Pour qui voudra le lire honnêtement, l'ordre de Paul n'aura jamais d'autre sens: « Ce commandement même, dit Milton, est une preuve suffisante que la polygamie n'était point interdite au reste des fidèles, et était commune à cette époque dans l'Eglise ». (A Treatise on christian doctrine,, ch. X). En effet, dès que les Evêques et les Diacres doivent être choisis parmi ceux qui n'ont qu'une *seule* femme, il est permis, cela est clair, à tous les autres « fidèles » d'en avoir plusieurs. L'Apôtre des Gentils n'y trouvait point à redire : seulement il pensait, sans doute, que les monogames répondaient mieux à ce qu'on doit attendre des principaux prêtres d'une secte où la virginité passait pour une vertu... » — E. A.

(1) Le Vrai Saint-Paul, p. 218 (Librairie centrale des Publications Populaires, 45, rue des Saints-Pères, Paris, 1879).

poèmes pour l'amie

—o—

J'ai cessé, tu le sais, de croire à bien des [choses
Et je m'en suis souvent allé, désabusé.
J'ai vu le vent du nord éparpiller les roses
Et j'ai tant prodigué mon courage qu'usé,
Désillusionné, las, mon cœur a peine à [battre.
Plein d'enthousiasme on part, soulevé par [l'espoir,
Mais en cours de chemin force est bien [d'en rabattre,
Le temps vole et bientôt de la brise du soir
Le souffle vous surprend. Au terme du [voyage,
Il n'est pour vous d'accueil, de repos, de [pitié :
Rien que le souvenir d'un décevant mirage !
Cependant, malgré tout, je crois à l'amitié.
Mais pour moi l'amitié n'est pas une pa- [role,
Un mot creux qu'on profère à la légère, [puis
Que balaie un beau jour un passe-temps [frivole.
Pour moi telle qu'hier et telle qu'aujour- [d'hui
Elle sera demain : puissante, indestructible,
Narguant les traits du sort et les coups [du destin,
D'un métal sans fêlure, imbrisable, infu- [sible.
Autre je ne la veux. Comme elle est au [matin,
J'entends la retrouver quand le soleil se [couche.
Etre amis, c'est pour moi se donner tout [entier,
D'un don tout à la fois ardent, tendre et [farouche ;
Du plus secret de soi ne se rien réserver,
L'un en l'autre nourrir une confiance telle
Que tout devient commun : plaisirs comme [douleurs.
Plus de l'adversité la morsure est cruelle,
Plus brûlante la plaie et amères les pleurs,
Plus tenace est l'ami, plus sensible son [aide.
Faux amis que l'absence ébranle ou rend [moins sûrs,
Que la séparation éloigne ou fait plus [tièdes,
Du langage vous souillez le mot le plus [pur.

En captivité, mars 1940. E. Armand.



BAIN DE SOLEIL

quelques précisions nécessaires

—o—

Les individualistes à notre façon passent volontiers pour *amoraux*, *alégaux*, *asociaux*.

AMORAUX, c'est entendu, mais par rapport à la morale imposée du dehors, à la morale conventionnelle, à la morale bourgeoise, à l'hypocrisie moralitéiste ; ce qui ne les empêche pas de se construire une ligne de conduite personnelle, voire une éthique collective, dont les postulats de moralité sont fréquemment, dans la pratique, beaucoup plus exigeants que les impératifs de la morale courante.

ALEGAUX, c'est entendu; mais par rapport à la loi imposée de l'extérieur, à la loi écrite, celle des textes ; ce qui ne les empêche pas de se conformer aux sommations d'une loi intérieure le plus souvent plus rigide que les articles des Codes les plus draconiens, et de prévoir de sévères sanctions morales à l'égard de ceux des leurs qui, sans motifs légitimes et dûment justifiés, ont fait fi d'engagements contractés volontairement, trahi la confiance mise en eux ou usé de fraude ou de dol dans leurs rapports avec ceux de leur monde.

ASOCIAUX, c'est entendu, mais par rapport au grégarisme imposé, au sociétarisme obligatoire, ce qui ne les empêche pas de s'associer volontairement et s'ils y sont poussés par leur tempérament, de rechercher les occasions de s'associer pour toutes sortes d'activités, d'être fidèles aux clauses des accords qu'ils ont souscrits en dehors de toute pression extérieure et de s'interdire toute résiliation des ententes conclues, autre que les cas mentionnés au contrat d'association. Asociaux, mais *sociables*. — E. A.

du haut de mon mirador

—o—

Quand fut libéré le camp d'Auschwitz, on découvrit toute une correspondance échangée entre le commandant de cette atroce institution et une certaine maison Bayer. Cette entreprise demandait audit commandant de lui fournir 150 femmes, choisies parmi les internées afin d'expérimenter sur elles les effets d'un nouveau soporifique. Il y eut du tirage, le commandant demandant 200 marks par tête, la maison n'en offrant que 170. Enfin, on tomba d'accord sur ce dernier chiffre, les malheureuses « sélectionnées » partirent et, « les expériences n'ayant pas été concluantes », elles « décédèrent », A la suite de quoi, la maison Bayer demanda un autre « lot », même nombre, même prix.

A quoi bon des commentaires ? Sinon, qu'on reste stupide en présence de la mentalité que révèle cette dégoûtante correspondance.

* *
*

A Johannesburg, on rencontre, dans les grandes artères de cette importante cité, des magasins où l'on peut acheter de la graisse de lion, de cheval, de serpent, à vrai dire cinquante graisses différentes d'animaux sauvages. Leurs clients sont des sorciers-médecins indigènes qui trouvent beaucoup plus commode de se procurer, mises en bouteilles, ces graisses dont ils ont besoin pour la confection de leurs onguents et de leurs philtres. Et ce ne sont pas seulement des graisses qui sont mises à leur disposition dans les dépôts de l'industrieux businessman, qui a créé une Société Limited, mais encore six cents espèces d'herbes, de racines, d'écorces, sans compter les lézards en poudre, les fragments d'épine dorsale de requins, les tentacules de pieuvre, les poils de girafe.

Aussi, voit-on le samedi après-midi, des douzaines de médecins-sorciers, appartenant au personnel des mines, se rendre à Johannesburg pour y faire leurs emplettes Que de recherches et de peines ils s'épargnent ainsi ! Le plus difficile à se procurer est du cœur d'éléphant, dont un morceau coûte jusqu'à 5 livres sterling, alors qu'une bouteille d'une demi-once de graisse de lion ne vaut que 1 shilling et demi.

La Société en question a des succursales dans tout le pays.

De temps en temps, des blancs se glissent dans les boutiques où se débitent ces produits. Ce sont ceux que n'a pu soulager ou guérir la médecine officielle...

Grattez le civilisé, vous retrouverez le primitif avec toutes ses superstitions.

QUI CÉ.

CAMARADERIE ET AMITIÉ

Il est difficile dans un court article de condenser des vues personnelles sur les caractères d'identification de ce qu'on appelle la camaraderie et l'amitié, surtout si l'on veut faire se distinguer ces caractères en les confrontant et en les comparant entre eux. Mais les difficultés qui se présentent peuvent être très atténuées si les lecteurs, oubliant pour un instant leurs propres vues sur ce sujet, veulent bien lire avec attention ce qu'on leur expose pour le bien comprendre, sinon l'accepter.

Quels sont les motifs qui nous font considérer un être humain comme notre camarade ou comme notre ami ? Avant de répondre utilement à cette question, il est nécessaire de faire état de quelques considérations préliminaires. Avant d'être ou ne pas être un camarade ou un ami, un être humain est un « égoïste ». Dans la Nature, tout être vivant, du fait même qu'il existe, est foncièrement égoïste puisqu'il est de nécessité vitale pour lui d'obéir à la loi essentielle et primordiale qui lui commande d'entretenir et d'assurer sa propre conservation. La vie individuelle est la réalisation d'un égoïsme.

Du fait même qu'il possède des organes sensoriels, l'être vivant a des besoins à satisfaire et il ne vit en équilibre organique que dans la mesure où ses organes fonctionnent normalement, c'est-à-dire que lorsqu'il satisfait ses besoins personnels.

Mais il ne suffit pas que l'être humain oriente son activité vers l'assouvissement de ses besoins pour réaliser entièrement son équilibre organique, facteur de paix physique et de paix morale. Il faut que ses besoins soient satisfaits au moment voulu, en temps opportun, lorsqu'ils se font le plus impérieusement sentir : il faut qu'ils soient réalisés harmonieusement.

Placé au sein de la Nature et au milieu de ses semblables vivant en Société, l'être humain voit la satisfaction de ses besoins personnels — de ses besoins profonds — contrariée par toutes sortes de contraintes extérieures émanant tantôt des éléments naturels, tantôt de la Société que ses semblables ont élaborée, tantôt par l'un ou l'autre de ces semblables qui vient lui imposer ses volontés personnelles. Devant toutes ces contraintes, l'Individualité se cabre, entre en réaction et résiste au milieu hostile ; mais sa paix, physique et morale, en est d'autant ébranlée et troublée.

Lorsque deux êtres humains se rencontrent pour la première fois, ce sont deux égoïstes qui s'affrontent et qui veulent, chacun de leur côté, tirer avantage de cette rencontre. Si seulement l'un quelconque de ces égoïstes possède une mentalité autoritaire — *à fortiori* s'ils sont tous les deux des « autoritaires » — il y a forcément antagonisme entre eux et antipathie en rapport avec le degré d'hostilité qui est créée. Si ces deux égoïstes sont des « individualistes » ayant pleinement conscience qu'il est, de toutes façons, toujours plus profitable pour eux de s'épargner mutuellement toute souffrance inutile ou évitable, la garantie de leur existence est assurée, il ne peut y avoir d'antagonisme entre eux, ils n'ont pas à se tenir sur la défensive, ils sont libérés de toute contrainte pouvant provenir de leur rencontre et ils peuvent satisfaire librement, c'est-à-dire harmonieusement, tous leurs besoins personnels, quels qu'ils soient. De ce que chacun consent sans restrictions et sans arrière-pensée à laisser l'autre vivre en paix naît un sentiment qui s'appelle : la camaraderie, sentiment qui inspire la pensée et la conduite de ceux qui possèdent ainsi la mentalité du « camarade ».

On n'est pas obligé de se fréquenter pour être des « camarades ». Mais il est indispensable, pour l'être, de posséder cette mentalité qui souscrit volontairement à ce principe qui veut que « chacun laisse son voisin vaquer à ses affaires sans s'y immiscer ». Considérée strictement au point de vue de la camaraderie pure, il n'y a, dans cette attitude, ni attraction, ni répulsion, mais simplement compréhension et application de ce principe. Voilà pour la camaraderie.

Du fait même que nous sommes vi-

vants, nous sommes possesseurs d'une sensibilité qui, étudiée au point de vue affectif et émotionnel, se révèle comme ayant la capacité de jouir et de souffrir. Lorsqu'elle est affectée agréablement, elle ressent du plaisir et de la joie ; si elle ressent une sensation pénible, elle souffre et éprouve de l'aversion pour ce qui lui est cause de souffrance.

Parmi les camarades qui constituent nos fréquentations, il peut arriver qu'on en trouve certains qu'on ait plaisir à retrouver, à cause de diverses affinités qui se sont découvertes et qui provoquent en nous des sensations agréables. Ces camarades-là ressentent eux-mêmes un plaisir particulier à nous fréquenter, à nous laisser entrevoir une partie de leur personnalité. Nous nous montrons donc de plus complets camarades à l'égard les uns des autres et c'est la conscience de ce sentiment développé que nous appelons : notre amitié.

Dans la pratique, l'amitié est inséparable de la confiance, car, au fond, ce que nous appelons amitié n'est autre chose que de la confiance que le temps et les épreuves ont fortifiée et mûrie. Tant qu'il y a doute, il n'y a que sympathie dans les relations intimes de camarade à camarade, non de réelle amitié.

Dans son application, l'existence de notre amitié se reconnaît à ce que nous trouvons toujours du plaisir à l'exercer. Non qu'il ne nous en coûte pour exercer notre amitié, mais parce que le plaisir que cet exercice nous procure A PLUS DE PRIX, l'emporte sur la peine qu'il a pu nous occasionner. Pas de plaisir sans peine, cela est certain, comme aucun mouvement sans dépense d'énergie. Mais, dans l'exercice de l'amitié, si peine est un moyen d'acquérir du plaisir, celui-ci étant ainsi considéré comme résultat. A l'intensité du plaisir éprouvé nous reconnaîtrons donc l'intensité de notre amitié.

D'autre part, il est un facteur important entrant dans la pratique de l'amitié, et intervenant dans le temps pour lui faire subir des modifications ou transformations. L'être humain, comme tous les êtres vivants, est dépendant du principe d'évolution et nul ne peut s'y soustraire. Une infinité d'états de conscience se succèdent en nous depuis notre naissance jusqu'à notre mort, ceux du passé ayant élaboré notre état de conscience présent, lequel participera à son tour à l'élaboration de ceux en devenir. Sensations, pensées, sentiments, désirs, volitions, aspirations, actes, procèdent de l'évolution de la vie individuelle et, conséquemment, le sentiment d'amitié se modifie dans le temps puisqu'il est une des expressions de notre vie individuelle.

C'est pourquoi nous devons admettre l'impossibilité manifeste pour deux amis de réaliser une « amitié intégrale », c'est-à-dire de réaliser une amitié qui les amène à se fondre l'un dans l'autre et à ne plus former qu'un seul être en deux individus. Admettre que cette réalisation soit possible postulerait, en effet, que deux êtres vivants seraient capables d'évoluer « en même temps et dans la même direction ». Or, cette hypothèse ne résisterait pas à un examen sérieux des causes qui provoquent l'évolution individuelle et qui sont nécessairement différentes d'individu à individu.

Montaigne veut nous apprendre dans ses « Essais », au chapitre « De l'Amitié », que le lien affectif qui l'unissait à La Boétie était si intime qu'il ne pouvait mieux exprimer la grandeur de ce sentiment qu'en disant : — « Il était moi, j'étais lui ». Mais, sans aucunement nier la réalité de la magnifique affection qui les unissait, il faut reconnaître qu'il y a dans la relation qu'il en fait, une manifeste majoration de sa foi en eux-mêmes, l'identification absolue débordant le cadre des possibilités naturelles.

Le sentiment d'amitié ne peut être que relatif à ce qui touche communément la partie sensible de deux — ou plusieurs — individus, les faisant vibrer à l'unisson ou s'émouvoir ensemble devant tel sujet ou objet. Cette affinité ne peut s'exercer que sur une partie de notre sensibilité, non sur toute l'étendue de son vaste domaine. Il peut y avoir analogie entre certaines formes des différenciations individuelles, non synchronisme absolu supprimant ces différenciations. Voilà pour l'amitié.

Ainsi, la camaraderie est une fonction sociale, résultant de la vie en commun et réglant les rapports inter-individuels de telle façon que personne ne se retrouve lésé ou diminué du fait de ces rapports. Ce sentiment est une production issue de notre intellectualité, de notre savoir, de notre intelligence.

L'amitié est une fonction individuelle, résultant de ce que notre sensibilité a des besoins qui demandent à être satisfaits — besoins affectifs et esthétiques — qui procure toujours du plaisir à qui l'exerce sincèrement.

On peut être un bon camarade sans devenir jamais un ami. Mais il ne peut se faire que l'amitié soit réalisée si son exercice n'est pas, à mon sens, d'abord garanti par la pré-existence et la pratique de la camaraderie. — PAMPHILEROS.

Schopenhauer et Nietzsche

On n'a pu nier, en Europe, il n'y a pas si longtemps, l'intérêt croissant suscité par le panorama de la vie de ces deux penseurs allemands — qui furent pourtant et sans conteste antiallemands — Schopenhauer et Nietzsche. Nous vivons à une époque où, indubitablement, la philosophie spéculative est remisée à l'arrière-plan, pour faire place au grand intérêt que suscite tout ce qui a rapport aux faits. Ce n'est pas l'*interprétation* du monde, mais sa *transformation* et son évolution qui sont à l'ordre du jour. Ce qu'on veut savoir, c'est comment *est* l'homme, comment il agit, comment il réagit — ce n'est qu'ensuite qu'on se préoccupe de ce qu'il pense.

On a déjà dit que s'est évanouie l'assurance, qui régnait jadis, que nos actions se déterminaient par ce que nous pensions. On ne peut plus interpréter l'histoire du monde par le raisonnement et par la pensée. Les socialistes, qui sont si désappointés par le cours qu'a pris l'histoire, ont dû se convaincre que les impulsions instinctives, les passions, les désirs, les appétits sont plus forts que la raison. Tandis que les autres, les fascistes, reprochaient à la raison de paralyser l'action, le fascisme honorant l'impulsion et l'instinct comme des forces naturelles qui transforment le monde.

Nous admettrons dès l'abord que force nous est bien de reconnaître que la raison s'est montrée faible vis-à-vis des impulsions et des penchants. C'est ce que nous a démontré la victoire du fascisme ; par la façon dont la foi aveugle et les aveugles impulsions — l'appétit de puissance, la cruauté, la poussée de la violence — ont abattu la demeure de la raison. Et personne ne s'étonne que le fascisme ait fait appel aux instincts brutaux pour déchaîner d'abord la guerre civile, puis la guerre mondiale.

Nous nous refusons donc à donner à la raison la valeur d'un fil conducteur. On connaît la fameuse histoire contée par Victor Hugo. L'homme erre dans la nuit, mais une petite lumière lui indique le chemin : c'est la lumière de la raison. Qu'est-ce qui l'éteint ? Le prêtre. Où nous trouvons-nous alors ? Dans des ténèbres impénétrables. Que de faible secours nous serait la raison si elle était notre unique guide ?

Schopenhauer nous a donné une autre parabole ; ce qui distingue la raison de l'instinct est ceci : la raison voit, mais est impuissante, l'instinct est puissant, mais est aveugle. Il en est de cela comme de ce colosse aveugle qui porte sur ses épaules l'agneau qui voit, lui.

Nous pouvons traduire en clair ces symboles. Si la passion ne veut pas se laisser conduire, la raison est perdue. Mais si les forces aveugles doivent jamais être dirigées, elles ne peuvent l'être que par la raison.

Nous opposons donc cette vérité raisonnable à tous les charlatans qui invoquent toujours plus toutes sortes de soi-disant principes qui sont sans valeur, tels que foi, instinct, intuition, clairvoyance et autres de la même farine.

■

Schopenhauer est un pessimiste qui ne croyait pas au progrès. Il ne considérait pas comme susceptible d'être dirigée l'impulsion, la passion de l'homme — il appelait cela « la volonté », ce qui a donné lieu à tant de mécompréhensions. Nous croyons mener, nous mener nous-mêmes, mais c'est une illusion. L'irraisonnable « volonté » est à l'affût, naufrage nos plus belles espérances, anéantit nos illusions. Magnifique à voir est la vie, mais affreuse à vivre. La vie, dans toute son irraisonnabilité, est une amère plaisanterie, une tragédie aux scènes tragi-comiques. Chez Schopenhauer lui-même, l'humour aigre, le sarcasme même, sont toujours présents. La différence entre l'image que nous nous faisons de la vie — et sa réalité — est si grande, que tantôt nous rions aux éclats et tantôt nous

pleurons à chaudes larmes. Nous sommes les victimes d'impulsions et de forces aveugles.

On peut se représenter comment Schopenhauer en arriva à être athée. Il se dressa contre l'esprit de son temps — contre l'idée du progrès et de la lumière par la science. Il ne croyait pas plus au socialisme qu'à un état de félicité sur la terre. A ce point de vue, il était conservateur et, socialement parlant, son disciple von Hartmann fut tout net un réactionnaire. De même Schopenhauer s'éleva autant contre l'optimisme des sciences naturelles que contre le matérialisme. Le monde n'est pas ce qu'il paraît. Il nous trompe. Jamais nous ne connaîtrons la réalité. Nous vivons enveloppés d'un voile qui nous cache toutes choses dans le monde qui n'est que notre représentation et non la réalité.

Mais Schopenhauer peut bien se tourner contre le matérialisme et le socialisme, son athéisme est indiscutable. Comment ce pitoyable monde pourrait-il émaner de Dieu ? Est-ce que la croyance en Dieu n'est pas en fin de compte optimiste en ce sens qu'elle promet les béatitudes éternelles ? Et comment croire qu'un Dieu bon et sage aurait pu créer cette vallée de larmes terrestre, cette misère... Il aurait mieux valu appeler le monde l'œuvre du diable que celle de Dieu... La souffrance est positive. La joie n'existe qu'à titre négatif: comme un intervalle entre deux douleurs.

Le profond sentiment qu'il possède du tragique, tout autant que le sarcasme de sa critique, font que Schopenhauer demeure un écrivain captivant, souvent troublant, toujours émouvant. Ses courts aphorismes surtout valent vraiment la peine d'être lus. Et il n'est pas nécessaire de répéter que beaucoup ont raison de le lire et de méditer ses paroles.

■

Frédéric Nietzsche a commencé par être un disciple de Schopenhauer. Il a toujours partagé son athéisme et son aversion pour l'idée de progrès. Les premières productions de Nietzsche sont sous l'influence manifeste de Schopenhauer. Spécialement, l'esquisse qui traite de « Schopenhauer comme éducateur » en porte témoignage...

Par Nietzsche s'accomplit un tournant décisif. Schopenhauer citait souvent Voltaire parce que sur les derniers temps celui-ci fut un grand pessimiste. Par Voltaire, Nietzsche entra en contact avec le rationalisme et avec la croyance à la possibilité de prendre la raison comme étoile conductrice. A la vérité, Nietzsche n'était pas rationaliste, mais il tira de ses méditations une toute autre conclusion qui le fit se placer *au-dessus* du pessimisme.

Il est vrai que nos instincts sont tout puissants, que nos impulsions sont les plus fortes. Mais les impulsions offrent-elles un danger pour l'humanité ? Et Nietzche de répondre : « Non. » Aucune passion n'est dangereuse pour l'espèce. Il est vrai que les forts subjuguent et anéantissent les faibles. Il est bon, proclama Nietzsche — rappelant Darwin, mais dans un tout autre sens — que les forts surnagent et que les faibles soient engloutis. Les plus aptes survivent, les moins aptes succombent — et que vivent les surhommes qui remplaceront le type banal du médiocre humain ! Y a-t-il de salut possible pour ces malheureux sous-hommes ? Ils devront être éliminés pour faire place aux hommes supérieurs... La douleur est donc justifiée et la vie, dans toute sa dureté et sa souffrance tragique, prend un sens... Il est difficile de mépriser davantage les hommes...

Il est à peine besoin de dire que Nietzsche assimila au règne animal l'espèce humaine, alors que celle-ci vit dans de toutes autres conditions. La « lutte pour la vie » se livre, selon Darwin, entre *les espèces*, et *non* entre les individus d'une même espèce. En ce qui touche à la sociologie, Nietzsche est, selon nous, un romantique qui laisse la bride sur le cou à sa fantaisie.

Mais le national-socialisme allemand n'avait pas le droit de revendiquer Nietzsche. Il reconnaissait bien l'existence d'hommes supérieurs, mais non de races supérieures. Non seulement il était un farouche adversaire des antisémites, mais encore plus ennemi de l'Allemagne et des officiels allemands. Il estimait beaucoup les Français comme contrepoids de sa haine pour l'Allemagne !...

■

Qui réfléchit sur le sens de la vie, à l'heure actuelle, ne peut songer à Schopenhauer et à Nietzsche sans penser que s'ils firent de l'opposition en *leur* temps, se dressant contre l'optimiste et libérale Europe d'alors, ils sont, dans *notre* temps, bien actuels. — G. G.

(Traduit du néerlandais par E. A.)

...Ce n'est point une qualité enviable que l'exagération d'un égoïsme aveugle, toujours content de soi-même et incapable de réagir contre ses propres erreurs ou faiblesses... — A. MAUZÉ.

Tendances et Thèses principales du Centre "L'UNIQUE" (Les Amis de E. Armand)

Culture et éducation individuelle. — La vie comme volonté et responsabilité. — La violence, (dominisme, imposition, exploitation, etc.,) comme origine des guerres. — La réciprocité comme éthique de la sociabilité. — En attendant un monde où la souffrance aura été réduite à un minimum infime, son élimination des rapports conditionnés par l'amitié et la camaraderie. — Fidélité à la parole donnée et aux clauses des pactes librement consentis, et ce dans tous les domaines. — Associationisme, coopératisme, mutuellisme volontaires et contractuels dans toutes les branches de l'activité humaine — Libération des préjugés concernant la race, l'apparence extérieure, l'inégalité des sexes, la condition sociale, etc. — La vie personnelle comme une œuvre d'art. — Le non-empiètement sur le rayon d'activité d'autrui comme limite de l'expansion de la personnalité. — Eugénisme raisonné et Naturisme réfléchi. — Combat contre la prostitution sous toutes ses formes et contre l'idée de la femme considérée uniquement comme une « nécessité physiologique ». — La sensibilité, l'esprit de compréhension et de conciliation, la lutte contre le « tant pis pour toi » facteurs de vitalité intérieure. — Pratique du « balayer d'abord devant sa porte » avant de s'occuper des affaires d'autrui. — Intérêt aux milieux libres, colonies libertaires, écoles hors-série. — Pluralisme des amitiés, exclusif des préférences et des privilèges. — Au cas d'attention spéciale dans un sens quelconque, celle-ci joue incontestablement en faveur de qui a souffert davantage à cause de la diffusion ou de la réalisation de l'une ou l'autre ou plusieurs des thèses ci-dessus.

" L'UNIQUE "

les familles d'élection et les amitiés multiples

■

Nous considérons ces réalisations comme l'effet réfléchi, le résultat voulu, d'un pacte, contrat, entente ou accord tacite, basé, au minimum, sur les clauses suivantes:

I. Pas d'augmentation du nombre des participants sans l'agrément unanime des souscripteurs au pacte, contrat, entente ou accord familial ou amical, et sans que de cet accroissement puisse résulter une modification quelconque de leurs relations.

II. Pas de rupture unilatérale (ou par l'agrément d'un seul) du pacte, contrat, entente ou accord — sauf pour le rupteur de subir sans murmurer ou maugréer les conséquences de son acte, par exemple: dédommagement pour la perte infligée par la présentation d'une équivalence compensatrice ; indemnisation, réparation totale du tort ou du dam causé, support de l'amertume, du ressentiment ou de l'animosité, etc., engendré par son comportement.

III. Constance, loyauté, scrupulosité, réciprocité, fidélité à la parole donnée et observation rigoureuse de tous engagements pris, sauf cas de force majeure temporaire dûment justifié.

IV. Indifférence à l'apparence, au « physiologique » — l'état d'être intérieur, le « psychologique », élément primordial du choix amical ou familial.

V. Elimination complète du « tant pis pour toi », du « débrouille-toi comme tu pourras », etc. dans les rapports familiaux ou amicaux.

VI. Ni préférence, ni privilège dans les manifestations familiales ou amicales. Pratique de la « balance égale ».

Se déclarent d'accord avec les thèses ci-dessus :

20. Castro (Algérie). 21 Gérard Gayet (Aube). 22. Arthur Guis (Maroc), 23. Vanel (Paris), 24. Martin Prieto (Aude), 25. Delhi (Ain), 26. Tribouw (Paris), 27. A. Houx (I.-et-Loire), 28. Lucien Mével (Yonne).

ENTR'AIDE. — Se basant sur nos thèses relatives à la lutte contre le « tant pis pour toi », etc., quelques-uns de nos amis ont projeté la création d'une **Caisse de Solidarité**, consacrée à porter éventuellement assistance pécuniaire à des camarades momentanément dans le besoin, et ne recevant **aucun secours extérieur**. Ceux de nos abonnés que cette réalisation intéresse pourront : 1° Adresser fonds à Mme Georgette GARRIC, 26, rue des Acqueviles, à Suresnes (Seine). — 2° **Lui** signaler, avec tous renseignements à l'appui, tout cas réellement digne d'intérêt.

Prière de noter qu'afin d'éviter toute erreur, **nous ne pouvons** nous charger de recevoir ou transmettre aucune somme destinée à la dite caisse, dont le fonctionnement est indépendant du travail de l'UNIQUE. S'adresser donc **exclusivement**, pour tout ce qui la concerne à l'adresse ci-dessus.

L'Unique

MENSUEL

fait suite à *l'en dehors*

un fascicule : 6 francs

(extérieur : 7 francs

souscriptions

Quatrième liste

A. Guignard, 10. R. Jospin, 60. A. Esparcieux, 10. V. Vignet, 60. Lavergne, 60. L. H. Boissin, 20. H. Miaud, 60. J. Pichon, 60. H. Freydure, 60. Combel-Descombes, 10. M. Didier, 60. A. Caneparo, 60. J. Bertrand-Lagnes, 10. M. Robillard, 10. Poiraudeau, 60. R. Verdier, 60. A. P. L., 70. Christment, 40. A. Suc, 60. L. Langlois, 20. R. Escaude, 60. E. Fetting, 10. C. Boldu, 60. Da Roil, 10. F. Poupa, 10. A. Buhler, 20. Groménil, 40. A. Nouveilon, 300. J. Ferri, 50. L. Lacota, 60. J. Marcireau, 100. R. Viens, 10. L. Gros, 10. M. Laurent, 10. Bottais, 10. A. Bourgneuf, 50. F. Porte, 60. Dr Rousseau, 60. Un chercheur de vérité, 50. F. Jouhet, 60. A. Cools, 500. A. Cornaille, 10. L. Lefol, 10. L. Rigaud, 20. Pinçon, 60. Ferry, 60. Rondot, 60. C. Lacour, 110. R. Lantier, 60. Marius Jean, 60. A. Fantoba, 50. E. Breton, 60. M. Loiseau, 20. E. Challies, 500. L. Farcy, 10. R. Faad, 10. Chaillot, 20. Collet, 40. Mathieu, 50. Crinière, 25. D. Labit, 60. P. Picard, 60. A. Micheau, 60. P. Troullier, 20. L. Marguin, 10. J. Pianta, 50. E. Ducombs, 10. F. Manaranche, 510. P. Boggio, 60. L. Moreau, 60. Th. Lavesque, 10. P. Bacqueville, 60. M. Laurent, 60. A. Montès, 60. R. Lassus, 25. J. Bertrand, Montpellier, 10. J. Toublet, 10. G. Puéchagut, 10. M. Saredi, 60. L. Giraud, 60. G. Cogno, 160. R. Frémion, 20. P. Briant, 100. X.X.X., 60. L. Boirard, 110. G. Lonjon, 100. G. Apparu, 100. J. Chavat, 60. C. Denal, 35. A. Vola, 60.

M. Autard, 60. A. Wante, 60. P. Monnier, 430. J. Claude, 60. P. Le Roux, 110. A. Bazard, 20. P. Niroulaud, 10. Barachel, 60. Cyrano, 130. L. Gaulin, 160. C. Friguel, 10. P. Cordier, 40. H. Eychenne, 360. Chrysostome, 20. H. Darves, 160. G. Beaujean, 10. M. Rose, 10. Ch. de Rouvre, 60. J. Gorin, 60. A. Bielle, 40. L. Ardisson, 200. J. Campana, 130. H. Lefèvre, 60. R. Vasquez, 50. M. Hiver, 110. L. Picot, 10. E. Breton, 60. Marc Antoine, 260. Marcello Fabri, 430. B. Ozon, 40. R. Ciépy, 60. V. Peyrelon, 10. Schwartzmann, 10. E. Popovitch, 160. J. Souvreneau, 160. A. Le Petit, 10. L. Dubost, 60. G. Barbier, 40. P. Palissier, 60. G. Pichon, 60. E. Javernaul, 10. M. Forest, 10. L. Maynard, 60. J. Jouhel, Lyon, 50. R. Verdoix, 100. G. Depieds, 20. A. Dupuis, 60. F. Mournet, 60. Soufrenon, 60. A. Mougeol, 10. E. Perrier, 20. H. Turpin, 60. H. Vinez, 60. J. Lèques, 10.

Liste arrêtée au 10 août. (à suivre).

Imprimerie RIVET et Cie

rue d'Aixe, 21, Limoges

Le Gérant : O. DECAUDOY.

trois mots aux amis

—o—

A TOUS. — Le travail d'administration étant le même pour un bulletin de 8 ou 12 pages que pour une revue de 24 ou 32 p., c.-à-d. absorbant, nous ne pouvons garantir réponse sur le champ, ni expédition immédiate des paquets. S'exprimer clairement, en peu de mots et ne demander réponse que si absolument nécessaire.

CAMAR. organis. petits camps jeunes, adultes. Enseignt. mutuel. Etudes. Camaraderie. Cherche ville, campa., pièce ou grenier à louer ou prêter. LAVAL, à Lacour-Nedde (Haute-Vienne).

A CEDER : Bibliothèque 200 vol. et broch. (liste sur demande) ; Collection 250 revues différentes ; Peintures, aquarelles et croquis d'amateur. — Suis acheteur : vélo homme et machine à écrire. Echangerais. — M. GRIVET-RICHARD, 58, cours Zola, Villeurbanne (Rhône).

SERIONS desir., ma compagne et moi, f. conn. compagnes habit. région lyonnaise, d'accord avec thèses familles d'élection, pr échange idées. — Th. DELHI, Neyron par Miribel (Ain).

LUCIEN LACOTE, 342, rue de Bassan, à Angoulême, dés. entr. relations av. camar. région.

J. VENTRILLON, peintre, Carteret (Manche) cherche cartouches, cal. 16, chargées ou non, à percussion centr. pr chasse et gibier.

NOS DISPARUS (suite) : Henri Jordy, Puteaux ; A. Fromont, Montereau ; Dr Rey, Lyon, Voline ; James Delavenna, de Pontarlier, mort au bagne nazi de Dachau ; Gaston Brunet, Arrachon ; Marcel Quillet, Paris ; Joseph Thurian (Villeneuve-Saint-Georges) ; Michel Pierre, Aigues-Mortes ; Montois, Pousonnas ; Gabriel Giroud (G. Hardy) ; Dr Kuntz-Robinson.

François ROBERT, 27, avenue des Cordeliers, La Rochelle, dés. entrer relat. av. anti-autoritaires Charente, Ch.-Mme, Vendée, Deux-Sèvres.

Albert COOLS, 46, Av. Ledru-Rollin, Le Perreux (Seine), dés. entr. relat. avec camar. Banlieue Est.

Pierre LEROUX, Pomérols (Hérault), dem. adr. Marius Rieras et Albert Blain. Serait acquéreur de « Etudes sur la bestialité », de Dubois-Dessaules.

S. I. A. — « Union régionale du Nord », 1, rue d'Arcole, à Croix (Nord).

[illegible] radio dés. f. conn. av. correspondante intellectuelle, d'accord avec thèses fam. d'élect. pour échange idées. — VANE, 43, Chaussée d'Antin, Paris, 9e.

[illegible] cherche lits de camp, matelas et couvertures. Offres à HOLVOET, Pont-N[illegible] (Hte-Savoie).

A. GUIS, rue Le Catelet, à Casablanca, depuis 30 au Maroc, ser. heur. corresp. av. compagne désir. émigrer, jeune encore, jouiss. bonne santé (climat humide).

GRUPO LIBERTARIA IDISTA. — Le cours par correspondance de lang. inten. IDO fonctionne en permanence. Pour le suivre ainsi que pour ts renseign. sur la question, écr. en joignant t. p. à C. Papillon, 52, rue Petit, Paris 19e.

Un groupe de PACIFISTES se préoccupe actuellement de l'élaboration d'un programme d'action pacifiste et de la création d'une ligue d'action pacifiste et sociale. Le contact avec les amis d'autres pays est établi. Pour renseignements, s'adr. à R. Melo, 4, rue J.-C. Tissot, à St-Etienne (Loire).

Avons reçu mandat-carte 150 fr. émis à Lyon Terreaux, mais sans le talon correspondant. L'envoyeur est prié de se faire connaître. — E. A.

Nous recevr. av. reconnaiss. : envelopp. papier d'emball. de t. genre, ficelle, etc. qui nous font besoin.

Malgré stock disparu dans l'écrasement de St-Lô, L'AMITIE PAR LE LIVRE a repris son travail et présente deux ouvrages : A.-M. Gossez : « La mauvaise Aventure », Jacq. Rennes : « Du Marxisme à l'Humanisme ». En préparation : « Florilège Marcel Martinet ». S'adresser à Camille Belliard, Blainville-sur-mer (Manche) pr. conditions (25 % remise aux abonnés de l'Unique).

MUSICIEN âgé 41 ans, connaissant cuivres, 25 ans pratiqué, cherche emploi trompette jazz. Accepterait voyager tournée théâtre music-hall. Si sédentaire ville importante, avec possibilité donner leçons. Ou campagne, prendrait direction petite Société. Travaillerait besoin, bureau, secrétaire commercial, dactylo, aide-comptable. Préférence allant au Midi de la France, région camarades. Offres : REYNAUD, chef d'orchestre, 154, rue Pierre-Loti, Rochefort-sur-Mer (Charente Maritime).

Certains de nos abonnés se plaignent de ne pas recevoir leur exemplaire. Or, l'expédition de l'UNIQUE est faite à Limoges avec tout le soin désirable. Nous n'y sommes pour rien.

MANUEL CASTRO, 11, impasse Roty, Gambetta (Oran), désir. corresp. av. camar. sur sujets éducatifs, échange d'idées, etc.

Ne pas oublier de joindre un timbre à toute lettre exigeant réponse.

CORRESPONDANCE INTERNATIONALE : allemand, anglais, espagnol, espéranto, flamand, hollandais, ido, interlingua, italien, occidental, portugais.